

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 78. Vol. III. — SAMEDI 24 AOÛT 1814.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 33 f.
 — l'Étranger — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Maroc. Bombardement de Tanger le 6 août 1814 — Courrier de Paris. — Histoire de la Semalou. Grand meeting tenu dans l'Église de Saint-Martin par les Missionnaires anglicans; Portraits de M^{rs} de France et d'Espagne. — Revue de possession des Îles Comores. — Séjour d'ouverture du Concours d'admission aux Écoles spéciales. — Les Graines. — Chronique musicale. — Revue des Arts. — Les Scènes. Nouvelle. (1^{re} partie). — Les bains de mer en France. — Circulaires par Chén. — Voyage Graines. — Le Promenade au Maroc, par M. Drummond-Hay. (Suite.) — Ouvrages Chasse en Russie, par Louis Viardot. (1^{re} partie). — Neuf Gravures par Rousselle. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Allegorie du mois de Juillet. La Vierge. — Le docteur Fleury, de Toulon. Deux Gravures par Letourneur. — Nebas.

Maroc.

BOMBARDÉMENT DE TANGER. — RÉPONSE PEU SATISFAISANTE DE L'EMPEREUR MULEY-ABD-EL-RAHMAN À L'ULTIMATUM DE LA FRANCE. — OPINION DE MAROCAINS SUR L'UTILITÉ DES FORTIFICATIONS.

L'escadre française, sous les ordres de M. le prince de Joinville, a commencé ses opérations contre le Maroc par le bombardement de Tanger. C'est le mardi 6 août, vers huit heures et demie du matin, qu'embossée sous les murs de la ville, elle a ouvert son feu. En une heure celui de la place a été éteint, les batteries ont été démantelées et les pièces démontées; de notre côté, la perte a été peu considérable et les avaries peu graves. Le feu toutefois n'a entièrement cessé qu'à onze heures; il s'est continué, pendant tout ce temps, avec un ordre, une précision et une justesse de tir auxquels doit être en grande partie attribuée la rapidité du succès obtenu.

Tous les bâtiments de l'escadre y ont pris une part glorieuse. Malgré les difficultés de la plage, tous sont venus prendre leur poste d'embosserie avec un plein succès. Le vaisseau amiral le *Suffren*, monté par le prince, a porté son mouillage par six brasses et demie, fond de roche, au poste le plus rapproché des batteries ennemies. La résistance a été plus vigoureuse qu'on ne le

pensait généralement, d'après les habitudes bien connues des artilleurs tangeriens, dont la conduite a prouvé qu'ils valaient mieux que leur réputation. 80 pièces nous ont répondu, et plusieurs n'ont cessé leur feu qu'après avoir été brisées par nos boulets.

La division espagnole, un vaisseau et une frégate anglais, des bâtiments de guerre sardes, suédois et américains, assistaient à cette brillante journée.

D'après les dispositions mises à exécution dans la journée du 7, l'escadre devait être, dès le lendemain, en mesure de reprendre la mer, et d'aller attaquer Mogador et quelques autres points du littoral, mais, s'il faut en croire les journaux espagnols et anglais, sans opérer aucun débarquement et sans prendre possession d'aucun port marocain.

M. le prince de Joinville s'est déterminé à attaquer les fortifications de Tanger, après avoir reçu, le 4 août, la réponse que le pacha d'El-Araich, Sid-Bou-Selam-Ben-Ali, faisait au nom de l'empereur à l'ultimatum de la France: cet ultimatum avait été porté à El-Araich et remis au pacha le 25 juillet, à quatre heures du soir, par M. le docteur Warnier, membre de la commission scientifique d'Algérie, et attaché à l'état-major du prince à bord de l'escadre.

Le délai de huit jours accordé pour recevoir la réponse de Muley-Abd-el-Rahman expirait le 2 août. Bien qu'à ce jour la réponse attendue ne fût point arrivée, M. le prince de Joinville consentit à suspendre le commencement des hostilités, jusqu'à ce que le consul anglais, M. Auriol Drummond Hay, envoyé officiellement sans doute par son gouvernement au

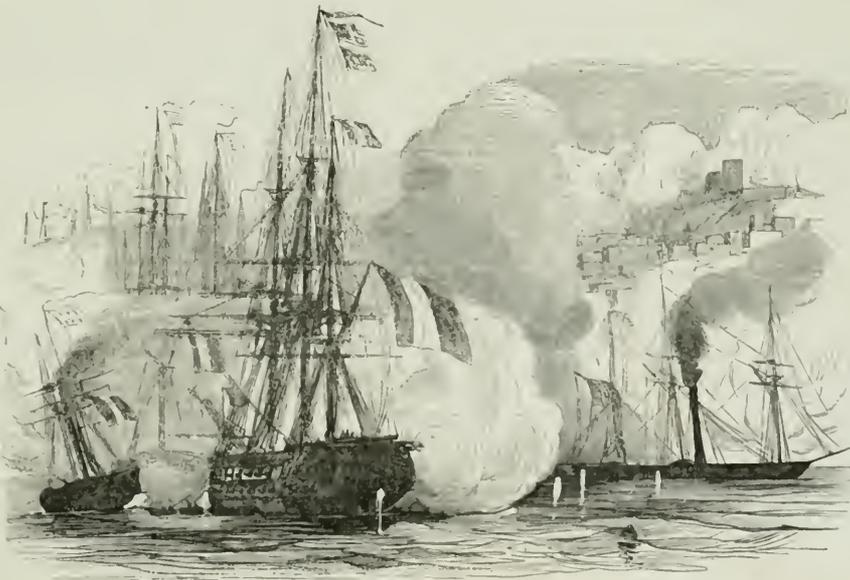
près de l'empereur pour terminer le différend à l'amiable, fût de retour de Maroc, et que le résultat de sa démarche fût connu. Dans la nuit du 2 au 3 août, on fut informé que l'empereur avait donné pleins pouvoirs au pacha d'El-Araich pour traiter de la paix, et qu'il allait écrire lui-même au prince de Joinville une lettre qui en assurerait le rétablissement.

En même temps, M. le maréchal Bugeaud apprenait, dans son camp de Koudiat-Abd-el-Iahman, qu'Abd-el-Kader, par ordre de l'empereur, avait dû abandonner la frontière et se retirer auprès de Fès avec sa deïrah, et que l'exécution de cette mesure était confiée au fils aîné du sultan, qui s'avantait à la tête d'une nombreuse armée.

Malgré ces avis et ces assurances pacifiques, la réponse du pacha d'El-Araich à l'ultimatum fut loin d'être satisfaisante. Elle ne disait rien touchant la dislocation des troupes marocaines réunies sur notre frontière de l'Algérie, et dont le nombre allait s'augmenter par l'arrivée du prince Sid-Mouhammad avec un corps de troupes de 20 à 25,000 hommes. Elle renouvellait la promesse d'une punition exemplaire des chefs marocains coupables d'agression sur notre territoire, mais en la subordonnant au rappel de M. le maréchal Bugeaud. (Dans une lettre précédente, les ministres marocains n'avaient pas craint de demander que M. le maréchal Bugeaud fût blâmé, rappelé, destitué, et même *batonné*.) Enfin, la partie de la réponse à l'ultimatum relative à Abd-el-Kader était rédigée en termes vagues, obscurs, embarrassés, et pleine de restriction. Elle n'avait évidemment d'autre but que de gagner du temps, et fut jugée inacceptable.

Le 5 août, M. le prince de Joinville sut que le consul anglais était en sûreté; et le 6 commença le bombardement de Tanger.

Ainsi se trouvent complètement réalisées toutes nos prévisions (V. *l'Illustration*, t. III, p. 376). La querelle de la France avec le Maroc ne pouvait pas, à notre avis, se vider autrement que par les armes. La connaissance que nous avons des habitudes, des mœurs, des procédés des populations maures et arabes, et en particulier des sultans du Maroc, avait formé notre conviction, et ne nous permettait pas d'attendre un autre événement. Enter avec Muley-Abd-el-Iahman dans la voie des protocoles et des notes diplomatiques, c'était donner carrière et faire beau jeu au caractère astucieux de ce monarque trop fidèle aux traditions de sa race. Se fier naïvement à ses promesses de réparations pleines et entières,



(Bombardement de Tanger, le 6 août 1814.)

c'était se contenter à bon marché, et se montrer volontairement digne d'un grand artificier.

L'énergie et la promptitude des démonstrations de l'escadre française contre les autres places des côtes marocaines, ne laissent probablement pas à l'empereur Muley-Abd-el-Rahman la chance favorable de gagner, à l'aide de nouveaux semblants de négociations, l'époque où la mer n'est plus tenable.

Tanger est le port le plus éloigné des trois villes impériales, Fès, Méquines et Maroc, où le sultan fait alternativement sa résidence. Il est à 280 kilomètres de Fès et de Méquines, et à 600 de Maroc. Sur la plage est un véritable débarcadère, mal garanti contre la mer du large par quelques rochers à fleur d'eau. L'enceinte de la ville est protégée par un kasbah marocain et par un fort de construction portugaise, bastionné à la moderne, mais à moitié ruiné. Vers le port s'élève un fortin, relié à la kasbah par une suite de murailles. Les rennards du port s'échelonnent sur la côte en vastes escaliers; ceux de l'ouest couronnent le sommet du monticule au-dessous duquel la ville se déroule. Sur la côte nord, la ville est protégée par une crête de falaises escarpées. La place n'est donc accessible que par le côté Est, devant lequel est le débarcadère, ou ont été entassées les principales défenses. Les s'élèvent deux gradins de batteries, portant 60 pièces de gros calibre et 8 mortiers, qui battent de front sur le port. Le débarcadère est flanqué, à droite et à gauche, de deux batteries; la baie est gardée par six batteries. Les pièces sont espacées de 4 mètres seulement; les affûts sont en chêne, très-lourds, presque sans ferrure, pour la plupart très-vieux et très-difficiles à manœuvrer. Les canons sont de divers calibres dans la même batterie, et, pour les charger, les artilleurs n'ont point de garnisses préparées.

Les fortifications des places du Maroc sont de deux espèces : les premières se voient autour de toutes les villes et sont généralement construites à l'antique, quoique plusieurs soient postérieures à l'usage de la poudre; elles sont formées de murs en pisé de terre et de gravier, broyé avec du lait de chaux et battu dans des caisses mobiles. Les murs ont 1 mètre 25 cent. d'épaisseur; ils sont couronnés d'un parapet de 54 centimètres d'épaisseur, percé de créneaux; ils sont flanqués de tours de 4 à 7 mètres de diamètre, rondes ou polygonales, espacées de 40 mètres, sans glacis ni ouvrages extérieurs, sans fossés, comme à Fès, à Maroc, à Al-Kassar, à Mogador, ou avec un fossé à moitié comblé, comme à Tanger, à El-Arach.

Muley-Ismaël et son petit-fils Muley-Mohammed ont, en quelques endroits, fait ajouter, comme un hors-d'œuvre, de grosses tours carrées et bastionnées quelquefois, qui sont percées de cinq embrasures basses chacune et surmontées d'une plate-forme en terrasse pour quelques pièces légères. Tels sont les deux bastions à l'Est du palais de Méquines et les quatre tours carrées qui flanquent le côté occidental du palais de Fès.

La deuxième espèce de fortifications consiste en de petites enceintes isolées, de 10 à 80 mètres de côté, sans fenêtres et souvent sans créneaux. Derrière ces murs, règne une terrasse qui couvre les logements de la garnison, et qui est destinée à porter quelques pièces légères. Ces logements pour 100 et 200 hommes, sont assez distribués autour d'une cour carrée. Les enceintes n'ont ni tours ni machicoulis pour en défendre l'entrée, et ne paraissent bonnes qu'à servir de refuge contre la cavalerie berbère. Il y a cependant, au nord de Fès, un fort carré de 80 mètres de côté, ayant quatre petits bastions et un machicoulis sur la porte, avec un fossé de 3 mètres de profondeur, imparfait en plusieurs endroits, sans glacis, ni ouvrages extérieurs. Il passe pour l'œuvre d'un renégat portugais, qui voulut donner un modèle de fort à Muley-Mohammed.

Il semble que, n'ayant ni maisons considérables, ni établissements publics, ni meubles précieux, les Maures n'ont jamais attaché un grand intérêt à l'art conservateur de la fortification. Muley-Mohammed, X^e empereur de ce nom, qui régna de 1747 à 1789, disait un jour à M. Salva, négociant, faisant fonctions de consul de France : « Ton maître (Louis XV) me menaçait, dit-on, de brûler mes places maritimes; combien crois-tu que lui coûtera cette expedition ? » M. Salva s'étant longtemps excusé de répondre, finit par estimer la dépense à huit millions. « Eh bien dit l'empereur, écris à ton maître de m'envoyer la moitié de cette somme, et je les brûlerai moi-même. »

En 1806, le commissaire général consul de France à Tanger, M. d'Ornano, fut obligé de remontrer énergiquement au sultan Arbach sur le peu d'égards qu'il avait pour les Français, et lui exprima le mécontentement de l'empereur Napoléon. Le pachà crut entrevoir une menace de guerre, et répondit en riant : « Si nous sommes obligés d'abandonner les plaines du couchant devant les Français, le Tafellé sera notre refuge : il nous offre cette année une excellente récolte des meilleures dattes du monde. »

L'état de ruine dans lequel les Marocains laissent en général leurs mauvaises fortifications averse de prouver leur incuriosité pour les villes et les établissements fixes qui les protègent. C'est au même sentiment, non moins qu'à leurs haines religieuses, qu'on est fondé à attribuer la fermeture si souvent ordonnée de leurs ports au commerce des chrétiens, qui n'appartient, disent les talebs (savants) et les marabouts, que des superfluités et le goût de l'indépendance.

Nous ne savons si l'empereur Muley-Abd-el-Rahman partage l'opinion de son quatrième prédécesseur sur la valeur et l'importance des fortifications de ses places maritimes, et si, par conséquent, les démonstrations hostiles de notre flotte le rançonnent et le distraient plus loyalement pacifiques. Mais ce qui semble peu douteux, c'est que maître Tanger sans défense contre toute attaque de mer, c'est travailler pour la marine anglaise, c'est lui rendre plus facile pour l'avenir son rôle de dominatrice sur le Maroc, c'est détruire, à l'entrée du détroit, le port, sinon rival dangereux, du moins voisin gênant de Gibraltar.

Quelles seront d'ailleurs, dans l'intérieur même de l'empire marocain, les conséquences du bombardement de Tanger, et, selon toute probabilité, de celui de Mogador ? Les Hadars, Maures des villes, Arabes cultivateurs des plaines et commerçants, désirent la paix, parce qu'ils ont tous à perdre avec la guerre, accessibles et saisisables qu'ils sont dans leurs villes ou dans leurs plaines, et aussi parce qu'ils seront les premières victimes des pillages et des meurtres familiers aux Berbères. Dans cette catégorie se trouvent tout à la fois les habitants de Tanger et des villes de la côte, Tétouan, El-Arach, Rbath, Mogador, etc., et ceux de Maroc, de Fès et de Méquines. Ils savent qu'ils ne peuvent quitter leurs villes, les murailles qui les protègent, sans être rançonnés, massacrés par ceux qui convoitent leurs richesses, comme cela leur est arrivé en mai 1812, lorsqu'à la vue d'une flotte française, venue avec l'amiral Turpin sur les côtes du Maroc pour demander compte des secours fournis à Abd-el-Kader, ils s'enfuirent chez les Kabyles, et furent complètement dépouillés par eux. Les habitants des villes seront-ils assez puissants pour imposer leur volonté à l'empereur, et l'obliger à souscrire à la paix ? Ou bien Muley-Abd-el-Rahman cédera-t-il plutôt à l'influence des Berbères, qui le détestent, et qui, poussés par le fanatisme, veulent la guerre contre la France, uniquement parce qu'elle est une nation chrétienne ? Quelque parti que l'empereur adopte, ne s'expose-t-il pas à voir Abd-el-Kader profiter, avec son habileté ordinaire, du mécontentement, soit des Hadars, soit des Berbères, pour exciter les uns ou les autres à la révolte, s'emparer du pouvoir pour son propre compte, ou le donner momentanément à l'un des nombreux fils de Muley-Sliman, peut-être à ce père Minoune-Bou-Chérif, qui le premier, à son instigation, a commencé les hostilités, le 30 mai ? Car, enfin, la question de délimitation de territoire est essentiellement secondaire dans notre querelle : la principale, qu'on ne le perde pas de vue, est la destruction de la puissance d'Abd-el-Kader et son expulsion du Maroc. A cette condition seulement, il sera mis dans l'impossibilité absolue de troubler la sécurité de l'Algérie, et d'y reporter jamais le théâtre de la guerre.

Journal de Paris.

Il fait bon en ce moment se promener dans les jardins publics et dans les rues de Paris; on y rencontre une population qu'on a vu y voir que dans cette saison et dans cette dernière quinzaine du mois d'août, et dont l'allure vive, l'air heureux et riant, ouvre l'esprit aux idées couleur de rose; je veux parler des écoliers en vacances; voyez-les courant la ville d'un pas lesté, les bras ballants, l'œil curieux et éveillé, respirant l'air de tous leurs poumons, et s'emparant de l'espace et de la liberté. Pour moi, je ne saurais sans plaisir, sans émotion, et je dirai tout haut sans un regret, sans une envie secrète, rencontrer ces jeunes garçons, ces jeunes adolescents échappés pour quelques semaines des murs du collège et envolés à la barbe plus ou moins noire ou grise, au cœur plus ou moins chauve ou couronné de cheveux, — et de faux toupets, à défaut de cheveux; oui, nous avons beau faire l'air de nous grands vantés et nos grands orgueilleux, même avec tout l'effort et tout l'étalage de la vie la plus envinée et la plus félatante, nous n'approchons pas de ces bonheurs-là. Toujours, au fond de l'âme, dans notre satisfaction la plus apparente, nous ressentons par moment je ne sais quelle tristesse et quelle inquiétude indéfinissables, je ne sais quelle étroite poignante qui ferait tomber une larme (si notre amour-propre ne la retenait) sur chacun de nos sourires. Est-ce un doute de nous-mêmes? est-ce une conviction du peu que nous sommes? est-ce une science trop grande des réalités de la vie et un découragement? Je ne sais; toujours est-il que nous ne rions plus, que nous ne rions plus jamais du rire de ces colliers; toujours est-il que nous n'avons plus, que nous n'avons plus jamais de ces joies vives, entières, sans arrière-pensée, sans mélange, épanouies, bondissantes, immenses, qu'éprouvent tous ces jeunes élèves, comme dit l'Université, quand ils entendent le claquement du fouet du postillon et le premier bruissement de la roue qui les entraîne à travers la grande route, et leur fait déjà entrevoir la famille aimée qui les attend sur le seuil, le père et la mère qui leur tendent les bras, la jeune sœur qui sourit, et la vieille servante qui se tient dans un coin, et dit : « Ah ! c'est vous, monsieur; Jésus ! comme vous voilà grandi ! »

Allez donc, mes chers petits amis, allez ! plongez vos têtes riantes dans le sein maternel, source pure et féconde; mirrez-vous dans les claires fontaines; courez dans la prairie émaillée, comme des daims bondissant; humez la rosée du matin et les parfums du soir; soyez libres, soyez heureux; profitez de l'instant... Plus tard, votre tour viendra !

Plus d'un emporte avec lui sa couronne; et puisque nous voici aux couronnes, couronnes innocentes tressées de grec et de latin, parlons d'un fait qui a causé une grande émotion dans le monde universitaire : il s'agit de la prodigieuse victoire que le collège Charlemagne a gagnée sur tous ses rivaux, dans la grande bataille du concours général; tandis que les collèges Louis-le-Grand, Henri-IV, Rollin, Saint-Louis et les autres se contentaient de gratipiller, Charlemagne emportait dans ses bras et à leur barbe une immense moisson de prix et d'accessits, de quoi en surcharger ses élèves. Que vous dirai-je de la victoire Charlemagne a traités les autres collèges comme Charlemagne l'empereur, son illustre patron, traita autrefois ces pauvres Saxons : il les a massacrés.

Maintenant, d'où vient cette supériorité, cette espèce d'aecapement du laurier ? La cause en a déjà été expliquée, et ce n'est pas nous qui en donnerons la primeur : le collège Charlemagne est exclusivement alimenté par des maîtres de pension, et par les plus habiles, les plus renommés de Paris.

Or, pour élever leur maison d'abord, et pour la soutenir ensuite, ces passés-maitres ne se soucient qu'accessoirement de remplir avec scrupule et dévouement les devoirs de leur état, c'est-à-dire de donner indistinctement aux jeunes élèves que les familles leur confient de leur plein gré, la meilleure nourriture morale et intellectuelle possible, avec accompagnement d'abondance et de haricots ; il leur faut autre chose : nous gens s'impieinent surtout d'avoir certains écoliers aptes à la lutte, et de les dresser spécialement pour la journée du concours général ; on ne fait pas autrement pour les combats de boxeurs, de coqs ou de degues. Chaque pensionnat cherche donc à se faire un fond de ces nourritures prédestinées et numérotées à part, qu'il met en cage, ou qu'on qu'on engraisse toute l'année pour le jour de la composition des prix, à la façon des volailles que Strasbourg destine à illustrer ses pâtés. Le reste ne compte guère.

Qu'arrive-t-il ? C'est que cette espèce d'écoliers, que j'appellerai gagne-prix, est très-spécieuse et très-énervée ; on la recherche, on se la dispute, on en veut de la graine à toute force ; et si elle ne pousse pas naturellement dans le pensionnat de M. tel ou tel, ce monsieur emploie tous les moyens imaginables et imaginables pour se la procurer, l'acclimate chez lui et la faire fructifier à son profit, et jouer ainsi niche à ses confrères.

Une pension a-t-elle enlevé à la pension voisine, par louanges ou par promesses, son principal lauréat de l'année dernière, c'est un grand succès dont elle se félicite ; on embauche et on se débâche les premiers prix tant qu'on peut ; c'est le fin du métier. Un journal allait jusqu'à certifier l'autre jour que certains maîtres d'institutions ont des commis-voyageurs exclusivement occupés à découvrir dans les départements les jeunes gens qui se distinguent dans le collège du chef-lieu et l'école du canton, ou qui annoncent seulement des dispositions et donnent bon espoir. Que font-ils nos capteurs ? Ils tentent la famille par l'appât d'une éducation parisienne, avec escorte et l'éducation, défilent ainsi jusqu'au mot gratis, aussi éloquent que le sans dot d'Harpon ; les parents intéressés s'entendent, et notre écolier est mis en diligence comme une denrée à prix et à accessits, ni plus ni moins que s'il allait au marché ou en boutique.

Comme tout se perfectionne en ce bas monde, il arrivera probablement un temps, et ce temps-là n'est pas loin peut-être, où il sera dressé un tableau synoptique à l'usage des maîtres de pension de Paris, lequel constatera par zones bleues, rouges, de toutes couleurs, quel est le département qui produit les tempéraments les plus propres à remporter, soit le prix de grec, soit le prix de thème, soit le prix de vers latins, soit le prix d'histoire, soit le prix de dissertation française, soit le prix d'honneur, soit le prix de philosophie ; et suivant qu'ils auront besoin de celui-ci ou de celui-là, ces messieurs s'adresseront au tel département ou à tel autre, comme on tire d'Epernay du vin de Champagne et des sardines de Lorient.

Sérieusement, n'est-ce pas une marque de plus en plus honteuse et affligeante, de la fièvre de cupidité et de trafic qui travaille notre époque, que de voir ce qu'il y a de plus pur et de plus respectable, de plus délecté et de plus sérieux au monde, l'enfance et l'éducation, servant ainsi à des enseignements de magasins et à des trafics de marchands. On joue maintenant sur nos enfants, la joie de notre cœur, la consolation de notre âme, comme on joue, à la Bourse, sur l'indigo et sur le poivre ; à la Halle aux Blés, sur l'avoine et la farine. Tout est réduit en fait ; tout est calcul, échantillon, marchandise et grand livre !

La Gazette des Tribunaux a été, toute cette semaine, occupée par le récit de nombreux procès de succession ; les testaments, en effet, sont un nid à huisseries, à avocats, à juges. Supprimez les testaments et les héritages, vous enlèverez leur plus grande cause aux disputes et aux haines atroces d'ici-bas ; mais par quoi les remplacer ? C'est là le point difficile, et, je pense, introuvable ; il faut donc se résigner à continuer de plaider, à tort et à travers, et à se haïr. C'est bien dur.

Quoi qu'il en soit, j'en reviens à une Gazette des Tribunaux, qui m'a fourni cette semaine une nouvelle preuve, — et à quoi bon après tant d'autres, — des affreuses passions et des haines cupides que l'appât d'une succession suscite et envenime. Là c'étaient de proches parents, des frères et des sœurs, des fils et des mères, qui se disputant les lambeaux d'un héritage, s'accusaient mutuellement, par la bouche des avocats, des intrigues les plus basses, des captations les plus déshonorantes. Ici c'était un héritier de deux millions qui réclamait avec acharnement, sans pitié ni merci, quelques legs semés çà et là par le testateur. Avec ses deux millions bien comptés, notre héritier criait à tue-tête et demandait justice comme un orphelin dépouillé et réduit à la besace. Le pauvre homme !

Ceci m'a rappelé ce que dit Lucien dans un de ses dialogues : « Les héritiers bayent après une succession comme des nids d'hirondelles après la becquée de leur mère. » Seulement, au lieu de nids d'hirondelles, Lucien aurait dû dire de vautours.

On nous fait part d'une singulière proposition envoyée sous pli marocain par l'empereur Abd-el-Rahman à S. M. Louis-Philippe, proposition ayant pour but d'arriver à la conclusion d'un traité de paix avec la France. Sa Majesté marocaine aurait écrit au roi des Français à peu près en ces termes : « Magnifique sultan le grand prophète Mahomet, que je vénère m'a inspiré de te communiquer une idée qui te verra venant touchant nos dissensions, idée qui me paraît avoir la hauteur de l'Atlas et la profondeur du désert. Je te promets de faire arrêter le traître Djénouqui, qui a attaqué les soldats méchamment sur la frontière de ton empire d'Alger, et de le faire écorcher tout vif. Tu voudras bien, à ton tour, pour témoignage de notre amitié naissante et de l'harmonie qui unira désormais les Français et les Marocains ; tu voudras bien, sublime sultan, en faire autant à ton narécchal Bugeaud. Que ton rosier soit toujours fleurant ! Allé ! Allah ! »

Voici une autre nouvelle algérienne qui n'est pas non plus sans originalité et sans intérêt : Un naturel de Constantine, Arabe au superlatif, entendait depuis longtemps parler de Paris et de ses merveilles. A force d'entendre, l'envie lui prit de visiter enfin cette capitale du monde plus ou moins civilisé. L'Arabe est naturellement vagabond; si ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier, c'est un autre. Il se coiffa donc de ses burnous, s'enveloppa de son blanc manteau, passa son yagana dans sa ceinture et se mit en route, non sans s'être muni de sa provision de couscous. L'Arabe a l'habitude de se nourrir pour vivre.

Comment il parvint à s'embarquer, je ne vous le dirai pas, car son intention n'est pas de flâner en chemin, et j'ai hâte d'arriver; tonjours est-il que mon Constantinopolitain arriva à Toulon, avec une somme dont je ne sais pas précisément le nom en français, mais qui, en pur arabe, s'appelle 30 fr.; j'apprends le français plus tard.

Après avoir parcouru et admiré le chef-lieu du département du Var (l'Arabe est plein d'égards pour les pays où il voyage), mon héros examina le fond de sa bourse, et trouva que, tout compte fait, l'aulbergiste qui l'avait hébergé lui laissait la pleine disposition et jouissance d'un œu de 5 fr., sur ses 30 fr., style arabe.

C'est avec ces capitaux considérables qu'il partit de Toulon pour aller à la recherche de cette magnifique cité dont la renommée l'avait extrait de Constantine, son berceau. Par zèl, non par économie (l'Arabe n'est pas jid), il alla à pied; c'est à tort qu'un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a démontré, dans un savant mémoire, couronné du prix Monthyon ou Gobert, que l'Arabe marche sur la tête. Du reste, il couchait *sub dio*, à la manière de sa belle patrie.

Il chemina ainsi, fumant un cigare de la région (la région a conquis l'Arabe), et marchant de temps en temps du couscous, lorsqu'à plusieurs mètres des murs de Valence, il rencontra un chasseur d'Afrique qui avait en congé; l'Arabe et le chasseur se reconnurent et se précipitèrent immédiatement dans les bras l'un de l'autre. Touchante union des peuples! embrassement général de l'Europe et de l'Afrique!

Tous deux arrivèrent ainsi à Paris bras dessus bras dessous: il fut nuit profonde; l'intrépide chasseur emmena le redoutable Arabe rue du Chat-qui-Pêche, où est situé son palais chassorial, et là il lui donna une hospitalité qui n'a son analogue que dans les *Mille et Une Nuits*.

L'Arabe se piqua d'honneur (l'Arabe est plein de fierté), et lui rendit sur le coup la pareille.

Le lui restait 1 fr. 50, qui furent dévorés en un instant dans cette soirée sardanapalesque.

La nuit de l'Arabe fut orageuse.

Il vit en songe Abd-el-Kader qui lui tiraît la moustache et lui ricanaît au nez.

Le jour venu, il se leva et parcourut la rue du Chat-qui-Pêche dans toute son étendue.

On ne dit pas s'il fut content.

Mais sa bourse était complètement vide, son estomac se mit à crier.

Il avait faim! Dans cette situation famélique, l'Arabe prit une résolution énergique:

Il écrivit au gouvernement français qu'il se repentait d'être venu et qu'il avait bien envie de s'en aller.

Le gouvernement français se fit un plaisir de ne pas lui envoyer 3 fr. 75 cent. avec une munificence dont l'Algérie lui tiendra compte.

Avec cette somme, l'illustré étranger partit le soir même du lendemain de son arrivée, à la nuit tombante, non sans être inondé des larmes du gentil chasseur.

Et voilà comment un Arabe, qui était venu tout exprès de Constantine pour voir Paris, a vu la rue du Chat-qui-Pêche.

Que de savants voyageurs, s'ils sont de bonne foi, que de grands faiseurs de découvertes morales, politiques, littéraires et scientifiques se reconnaîtront dans ce simple et véridique récit!

Histoire de la Semaine.

Le retenissement du bombardement de Tanger a été d'autant plus grand en Angleterre, qu'on se plussit à n'y pas croire. Les antipathistes ne se font faute de proclamer que c'est une raison pour l'Angleterre, qui a laissé faire la France de ce côté, de se montrer plus exigeante pour l'effare de Taïbi et de demander une réparation, demande fort singulière de la part de gens qui en devraient une, en bonne conscience, mais qui calculent sans doute qu'il est habile de se poser en victimes, pour arriver à n'être pas traités en comploteurs maladroits. Les meetings se succèdent donc dans ce but, et la société des missions protestantes en a tenu un à Londres dans Exeter Hall, qui a rempli cette salle immense. La curiosité y avait sans doute bien sa part, car la présence de Pritchard était annoncée. Ce *lion* actuel du public de Londres était en effet assis à la droite du président. Beaucoup d'orateurs ont été entendus. Lours sorties ont été furibondes, et un journal anglais, les *Galignani's Messenger*, en porte le jugement que voici :

« L'intolérance fanatique déployée par les orateurs de ce meeting peut faire conjecturer l'origine des désordres et des dissensions qui se sont manifestés à Taïbi. Nos correspondants nous apprennent que le langage violent tenu dans cette assemblée a amené tous les hommes sages qui y assistaient à blâmer très-fortement le gouvernement d'avoir confié des fonctions aussi importantes que celles de conseil, fonctions qui exigent avant tout un jugement calme et une sévère impartialité, à un homme comme M. Pritchard, dont les devoirs, comme missionnaire d'une société aussi belliqueuse que celle-ci, semblent tout à fait incompatibles avec l'exercice convenable des fonctions consulaires.

Mais n'allons-nous pas être de nouveau exposés aux fu-

reurs de ces saintes gens? Le protectorat de la France a été définitivement établi, comme nous l'avions précédemment fait présenter, aux îles Gambier. C'est la frégate la *Charle*, dont l'état-major, l'équipage et les troupes de bord ont procédé à cet acte sollicité par les chefs des insulaires convertis à la foi catholique par nos missionnaires. Le 17 février, vers l'aube du jour, on vit descendre à terre la compagnie de débarquement de la frégate, la compagnie d'artillerie passagère et la compagnie d'artillerie de marine : la frégate était pavoisée. A huit heures, les troupes étaient sur la plage, avec musique, tambours, fifres et clairons. L'état-major de la frégate descendit à terre, et fut reçu par les missionnaires et le corps indigène avec une garde d'honneur. Tout ce monde se rendit à l'église pour entendre la messe, pendant laquelle plus de trois mille insulaires étaient vivement impressionnés par le bruit des tambours, de la musique, et par la variété des uniformes français. D'un autre côté, nos compatriotes n'étaient pas dans un moindre tonnement d'entendre les indigènes chanter *Domine, salvum fac Regem*. Après la messe, le drapeau tricolore fut benit, arboré au haut d'un mât confectionné par les charpentiers de la frégate, et salué par le peuple indigène et tous les Français présents, des acclamations de : *Vive le roi des Français! La Charte* fit les salves ordonnées en parville circonstance, et la journée se termina joyeusement par un dîner offert par M. Pénauud, capitaine de vaisseau, commandant la *Charle*, à la cour Mangar-Riva, aux missionnaires et à son état-major.

L'attention publique a encore été, cette semaine, vivement préoccupée du parti pris par Méhémet-Ali. Le *Moniteur* du 17 avril 1801 renfermait une note officielle ainsi conçue : « Paul I^{er} est mort dans la nuit du 24 au 25 mars. L'escadre anglaise a passé le Sund le 23. L'histoire nous apprendrait les rapports qui peuvent exister entre ces deux événements ».

L'histoire a cru devoir nous éclairer sur l'état de l'Europe de laquelle les assassins du malheureux czar avaient étranglé l'état de fabrique anglaise. Nous avons de même appris si tumultueusement que lord Hardinge, se rendant à son gouvernement de l'Inde, avait fait apposer par le vieux pachà sa signature, sur un traité qui livre à l'Angleterre le passage de Suez, et fait de l'isthme une route stratégique, une étape entre la Grande-Bretagne et ses possessions de la péninsule indienne, et que Méhémet s'était en quelque sorte brusquement enfui à la Mecque. Faut-il encore attendre les renseignements de l'histoire pour savoir s'il y a liaison entre ces événements qui se sont suivis? Sans doute, mais voici, en attendant, la version la plus répandue. L'administration du pachà, depuis un long temps, ne savait plus remédier, donnait même naissance aux plus déplorables abus. Il prenait parfois les mesures les plus bizarres, les moins attendues, et il faut le dire aussi, des mesures qui ne pouvaient guère reformer l'état malheureux du pays. C'est ainsi qu'avant les derniers événements, ayant eu une indisposition, il avait signalé son retour à la santé par un arrêté dont la prudence n'égalait, à coup sûr, pas la légèreté; et il avait ouvert les portes de toutes les prisons de l'Égypte, et le même jour, 2,000 prisonniers, voleurs et assassins, accusés et condamnés, avaient été sans distinction rendus à la liberté. Cet étrange parti avait donné des craintes sur l'état intellectuel du pachà. Les concessions faites par lui à l'Angleterre, dont il eut à subir tant d'indignes traitements en 1810, auront porté ces inquiétudes au comble. Ses conseillers les plus fidèles et son fils Ibrahim-Pacha, qui avait toujours jusque-là montré une réserve extrême, ne crurent pas pouvoir garder le silence plus longtemps. Dans un conseil tenu chez Ibrahim, il fut convenu que l'on tâcherait de faire comprendre à Son Altesse que son grand âge empêchait d'entreprendre les améliorations que la situation réclamait; qu'il lui était impossible de s'occuper d'aussi grandes affaires, alors que le repos lui devenait une nécessité, et que l'abdication était le plus sage parti à prendre. L'ouverture était délicate : il paraît qu'elle fut essayée dans un conseil, le 23. Le pachà manifesta autant d'étonnement que de douleur sur la situation qu'on lui faisait connaître, et annonça qu'il allait songer au remède. Il montra, dans ce premier moment, assez de modération; mais bientôt la colère le gagna, et il alla jusqu'à menacer Ibrahim de l'envoyer, pieds et poings liés, au Caire, et de l'y renfermer prisonnier. Deux ou trois jours se passèrent dans ces alternatives. Le 25, jour fixé pour le départ de ses enfants, qu'il envoyait en France, le pachà tint conseil, et se fit présenter un rapport qui avait été fait par ses conseillers sur l'état des provinces. Les faits y étaient sévèrement exposés. Méhémet-Ali en eut la lecture en silence, et sortit sans avoir émis aucune réflexion. Mais le lendemain il donna tout à coup des ordres de départ, et comme il n'y avait point de bateau à vapeur disponible, le pachà se renferma dans un kiosque du jardin de Moharem-bey, fit mettre deux sentinelles à sa porte, et en défendit l'entrée à qui que ce fut. Ce fut en vain qu'Ibrahim-pacha et trente ou quarante personnes de la cour se présentèrent aux portes. Ils y restèrent plusieurs heures sans pouvoir se faire admettre. Le médecin du pachà, Gaetan-bey, et Kostrev-bey, son premier drogman, purent seuls pénétrer jusqu'à lui. Ce fut à eux qu'il déclara qu'il se rendait à la Mecque, qu'ils pouvaient rester à Alexandrie pour servir l'Égypte, mais que, quant à lui, il renonçait à jamais. Puis, comme ils insistaient, il les pria, les larmes aux yeux, de se retirer. Ibrahim et Saïd-pacha, ses deux fils, et ses principaux officiers lui adressèrent une lettre par laquelle ils l'assurèrent de leur dévouement à sa personne; mais le pachà répondit qu'il était décidé à se retirer dans sa patrie, et qu'il ne pouvait pas rester à l'Égypte. On ne put obtenir de lui d'autre réponse. Dans la nuit, il fit demander une somme de 125,000 fr., et le lendemain matin on apprit qu'il s'était embarqué, en déclarant de nouveau qu'il renonçait à tout, et qu'il allait vivre à la Mecque, où il prendrait le nom de Hardy (*patelin*). Des que le départ du pachà fut connu dans Alexandrie, l'agitation y devint extrême. Les mauvaises dispositions de la population musulmane, la présence dans la ville d'une foule de malfaiteurs que l'ouverture

des prisons y avait versés, étaient de nature à inspirer des inquiétudes aux Européens. Les consuls se rassemblèrent et adressèrent à Ibrahim-pacha une note collective, en le priant de leur faire savoir s'il avait pris des mesures nécessaires pour maintenir l'ordre. D'après les dernières nouvelles, Ibrahim-pacha n'avait pas encore fait de réponse; mais tant qu'il restait dans la ville, il n'y avait à craindre aucun désordre. M. le marquis de Lavallette, consul de France, avait écrit au commandant de la station du Levant, pour lui demander l'envoi d'un vaisseau de guerre.

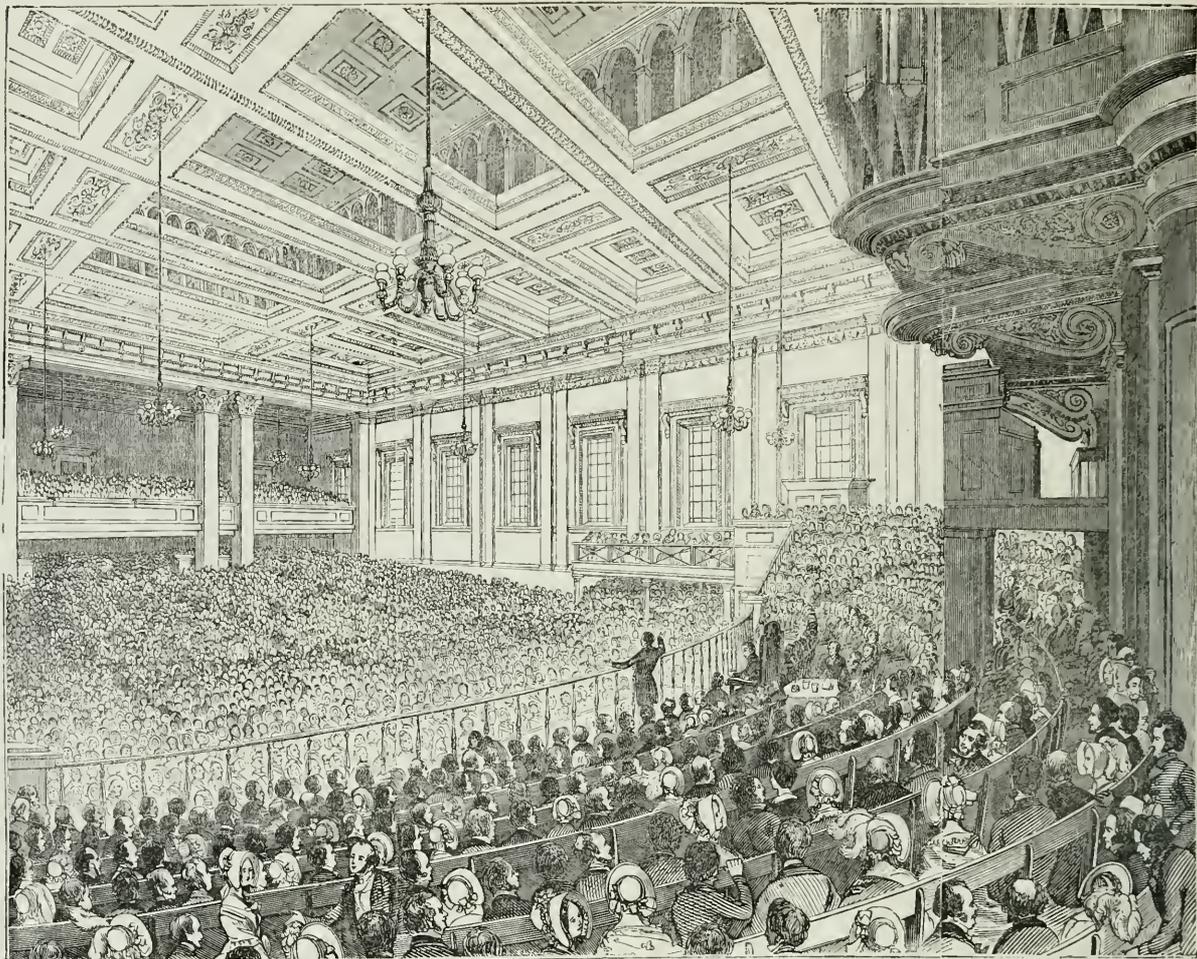
Une mesure ministérielle vient de jeter le deuil dans un grand nombre de familles, et sur le pavé plus de trois cents jeunes gens, qui comptent parmi l'élite de la jeunesse française. L'École Polytechnique est dissoute. Voici les faits : cette admirable institution ne fut, en grande partie, l'écueil de son enseignement et la force de ses études qu'au maintien d'une organisation qui a traversé, et qui la domination absolue de l'empire, et les velléités rétrogrades de la restauration. Le corps des professeurs et des examinateurs s'est constamment recruté par la voie de la double présentation d'un candidat que désigne le conseil des études de l'école et d'un autre candidat que nomme l'Académie des sciences. C'est le même principe qui est également appliqué au ministère de l'Instruction publique pour les chaires du Collège de France, et au ministère du commerce pour celles du Conservatoire des arts et métiers. Mais M. le maréchal Soult, ou plutôt les bureaux du ministère de la guerre, ont voulu se soustraire à cette règle, et une ordonnance a été rendue pour exiger que la liste du conseil des études et celle de l'Académie fussent triplées pour chaque place vacante. Cette innovation avait l'inconvénient de laisser carrément à l'arbitraire du choix ministériel, et de rendre presque illusoire les garanties dont on a voulu entourer les promotions. Un des examinateurs permanents, M. Duhamel, ayant été appelé au poste de directeur des études, le ministère de la guerre, considérant avec raison ces fonctions comme incompatibles, demanda une liste de présentation pour lui nommer un successeur. Le conseil de surveillance, au désir de la nouvelle ordonnance, porta trois noms sur sa liste, en tête de laquelle elle inscrivit le nom de M. Lamé. L'Académie des sciences, elle, ne voulut faire figurer qu'un seul nom sur sa sienne, et ce fut celui du même savant. Dominé par la pensée de briser cette résistance, le ministre, au lieu de reconnaître une aptitude et un savoir qui lui étaient signalés par un aussi respectable accord, nomma au poste le candidat porté le second sur la liste du conseil, et que n'avait pas, par conséquent, désigné l'Académie des sciences, M. Chasles. Guidé par un scrupule honorable, ce savant refusa la fonction à laquelle il était appelé. Au lieu de profiter d'un avertissement solennel, le ministère de la guerre résolut de violer tous les précédents, et de substituer à la charte de l'École Polytechnique le régime du bon plaisir. Il décida que les fonctions d'examineur seraient confiées au directeur des études, ce même M. Duhamel, dont il avait, peu auparavant, entrepris le remplacement, par suite de l'incompatibilité qu'il avait reconnue entre ces deux situations. Le conseil des études, l'Académie des sciences, se sont vivement émus. Les élèves, qui ne pouvaient se voir élever, sans y protester, les garanties de leurs examens doivent être entonnées, se sont refusés à les subir devant M. Duhamel. Les cinq premiers qui ont manifesté cette détermination ayant été renvoyés de l'école, l'école entière les a suivis, sans désordre aucun, avec la mesure et le sang-froid d'hommes qui accomplissent un devoir. Les bureaux, irrités, sont parvenus à faire partager au conseil des ministres la colère qui les animait. Il fallait une signature pour briser l'école et compromettre une des plus grandes et des plus utiles institutions de la république; M. le ministre de la marine et des colonies, en l'absence de M. le maréchal Soult, s'est vu investi, pendant vingt-quatre heures seulement, de l'intérimaire du ministère de la guerre, et il a mis ce jour à profit pour porter à la signature royale une ordonnance prononçant la dissolution de l'École Polytechnique.

— Après les événements et les mesures que nous venons de faire connaître, on comprend qu'il ne nous reste pas beaucoup à extraire des correspondances étrangères. Qu'est-ce qui ne paraît pas fade et effaçé après le *Globe* anglais, qui annonce que l'Angleterre va renvoyer Pritchard comme consul à Taïbi, et après le *Morning Chronicle*, qui déclare que, pour tout dire, en Angleterre, le jour est arrivé où l'on ne peut plus avoir aucune parole, on se refuse à les subir, et ne suit à la disposition du gouvernement.

Disons toutefois qu'après bien des hésitations le ministère espagnol, qui ne parle plus de la grande conspiation, s'est déterminé à annuler la mesure qui avait ordonné la vente des biens du clergé. Le décret nouveau est précédé d'un exposé de motifs, dans lequel on s'attache à montrer que le gouvernement, tout en suspendant l'aliénation des biens encore inventés, donne toute la sûreté et les garanties que peuvent désirer les possesseurs de biens provenant du clergé, pour qu'ils ne puissent jamais craindre d'être molestés dans la jouissance de ces biens, et que leurs droits acquis ne soient jamais menacés sous aucun prétexte.

Le 13 de ce mois, à Berlin, les ouvriers imprimeurs, dans les fabriques de coton, ont signalé qu'ils se refusèrent à tout travail, si l'on n'augmentait leur salaire. Aucun trouble proprement dit ne s'en était encore suivi à la date du 15, mais les ouvriers avaient persisté à désertir les ateliers. — A Prague, plus de 20,000 hommes sont sous les armes, pour éteindre dans son germe toute tentative de révolte qui aurait pu être le résultat d'un traité de paix. On a même le projet de veiller à ce que les vivres soient abondants et de bon qualité. On parle beaucoup, en Allemagne, de l'influence que le système communiste exerce sur la classe ouvrière.

Une exécution a mort a eu lieu à Thonon, petite ville de Savoie, située sur les bords du Rhône. De mémoire d'homme on n'avait vu pareil spectacle dans cette cité, toujours calme et tranquille; aussi est-il impossible de dépeindre l'horreur que les préparatifs du supplice ont soulevée parmi le peuple.



(Meeting tena à Exeter-Hall par la société des missions protestantes.)

Personne ne voulait rien fournir des objets nécessaires au bourreau. Les marchands avaient refusé de lui livrer le bois, les cordes dont il avait besoin pour élever le gibet. Ils n'ont cédé qu'aux réquisitions de la loi. Mais ils n'ont pas voulu vendre ces fournitures, il les ont données. Une épicière, requise de fournir telle longueur de corde, s'est écriée en fermant les yeux : « Prenez le paquet que vous voudrez, ne rapportez rien, ne payez rien. » Aucun ouvrier charpentier n'avait consenti à travailler à la potence fatale. Forcés, au nom de la loi, de prêter leurs instruments, ils donnèrent toutes leurs haches, toutes leurs scies, afin que l'on ne pût reconnaître celles qui avaient été touchées par la main de l'exécuteur. L'échelle et le gibet furent fabriqués par le bourreau et son aide. Le criminel condamné à mourir voulut aller à pied, fort heureusement pour le possesseur de la charrette requise qui eût certainement brûlé sa voiture et tué son cheval après le transport. Le coupable avait été convaincu d'avoir donné la mort à un enfant de neuf ans, après l'avoir mutilé. On disait encore que, professeur de bonne foi le métier de sorcier, il avait besoin du cœur d'un enfant pour faire des sortilèges, et qu'il avait tué celui-ci afin de lui ravir le sien. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'exécution, ni dans les circonstances affreuses du supplice par la corde. Il n'y eut point de cris dans la foule, point de clameurs forcées comme dans certains pays, point de pierres lancées au patient. Seu-



(Méhémét-Ali, vice-roi d'Égypte.)



(Ibrahim-Pacha, successeur de Méhémét-Ali.)



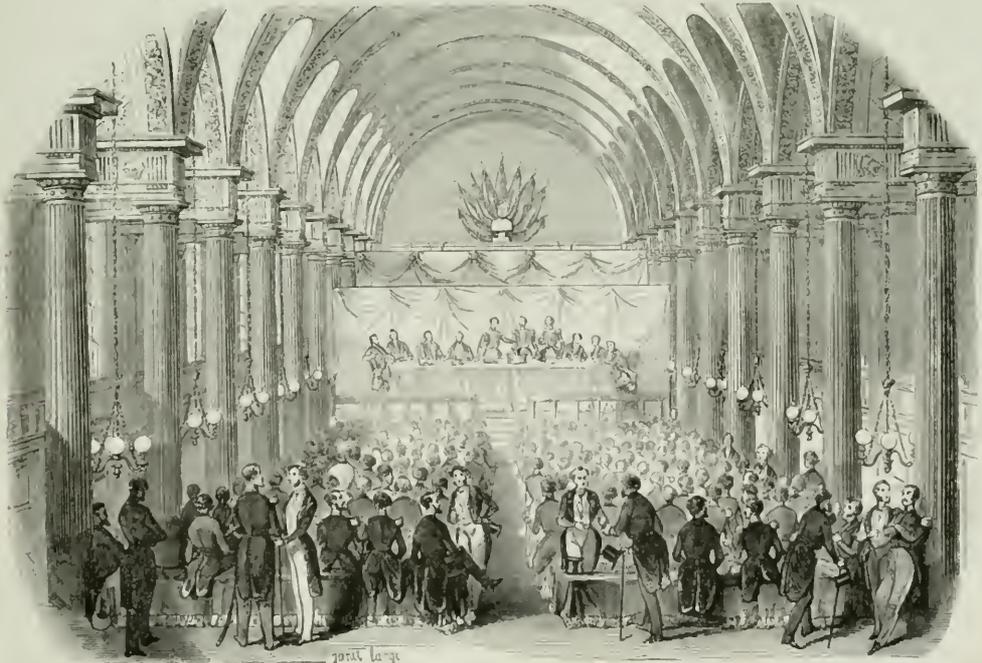
(Prise de possession des îles Gambier.)

lement, quand l'épouvantable sacrifice fut consommé, quand le corps du supplicié fut détaché de l'horrible machine, après six heures de suspension, le peuple brisa sans colère la potence et l'échelle et y mit le feu.

Les journaux anglais ont tué deux fois, puis ressuscité la grande-duchesse Alexandra, fille de l'empereur de Russie, mariée à l'héritier du trône de Danemark. Nous devons donc encore attendre avant d'enregistrer la mort de cette

jeune princesse. — M. Alisan de Chazet, ancien lecteur de Charles X, qui a brûlé beaucoup d'encens poétique sur l'autel de l'Empire et sur celui de la Restauration, vient de terminer sa carrière.

Séance d'ouverture du Concours d'admission aux Écoles spéciales.



(Séance solennelle d'ouverture des examens pour les écoles spéciales, à l'Hôtel de Ville.)

Le mois dernier a eu lieu, à l'Hôtel de Ville, la séance solennelle d'ouverture pour les concours d'admission aux Écoles spéciales. Cette cérémonie a pour but, d'abord de faire connaître officiellement les noms des concurrents qui,

réunissant les conditions exigées pour se présenter dans cette carrière, ont été inscrits définitivement par le ministre sur la liste des candidats; ensuite, et c'est le plus important, de fixer par un tirage au sort l'ordre dans lequel les candidats

seront appelés à se présenter devant les juges du concours. Ce tirage, qui se fait dans trois séances successives, dont deux le même jour, a lieu pour les quatre écoles spéciales, l'École Navale, l'École Saint-Cyr, l'École Forestière et l'École

Polytechnique, publiquement, et avec tous les soins nécessaires pour la régularité des opérations. Les noms, divisés en différentes catégories suivant les instructions ministérielles, sont mis dans l'une et l'autre successivement par le préfet de la Seine, en présence des généraux commandant l'École, des examinateurs, des professeurs des collèges, etc. La liste est en même temps dressée par le bureau présent à la séance, et aucun changement ne peut y être apporté.

Seul quelques différends, qui tiennent aux localités, le même ordre est observé partout. Cette séance présente donc une importance réelle, et on conçoit combien ce moment, prélude d'un concours si difficile et si recherché aujourd'hui, offre d'anxiété pour tant de familles dont les fils vont voir s'ouvrir ou se fermer irrévocablement devant eux les plus honorables carrières. Nous croyons donc faire plaisir à ceux de nos lecteurs qui n'assistent pas à cette cérémonie, en leur retraçant la physionomie de celle qui eut lieu à l'Hôtel de Ville de Paris.

D'autant plus que cette année, par suite de mesures prudentes, l'administration a cru devoir restreindre le nombre des spectateurs. L'année dernière, nous le rappelons avec regret, les élèves admis à la séance en avaient trouble l'ordre d'une manière fâcheuse. Ces larves d'écolier, indignes de jeunes gens qui aspirent à porter dans deux ans l'épauvette et l'habit broché, avaient même été pressés beaucoup plus loin. Excités par cette effervescence communicative qui agit si vite sur de jeunes têtes, ils s'étaient livrés, sur la place de l'Hôtel de Ville, à des démonstrations par trop bruyantes pour la tranquillité du quartier, et par trop irrévérencieuses pour les insignes des magistrats municipaux qui cherchaient à la calmer; en sorte qu'un certain nombre d'apprentis officiers et d'ingénieurs en espérance avaient fait connaissance avec le violon du poste voisin.

Mais, cette année, un grand nombre des élèves avait été conquis dans les collèges, et tout s'est passé dans le plus grand ordre.

Le tirage s'est fait dans une des salles récemment construites à l'Hôtel de Ville. Le nombre des candidats admis dans le département de la Seine, pour l'École Polytechnique et l'École Navale, a présenté quelque diminution sur celui de l'année dernière; celui de l'École Forestière a été identiquement le même; celui de l'École Saint-Cyr, au contraire, présente une augmentation assez forte. Voici, au reste, les chiffres officiels, tels qu'ils résultent des opérations du tirage :

École Polytechnique.	448 candidats en 1844,	481 en 1845.
École Saint-Cyr.	357 —	345 —
École Navale.	119 —	476 —
École Forestière.	33 —	33 —

Au reste, la diminution de trente et quelques noms, qui se fait remarquer dans le nombre des concurrents pour l'École Polytechnique, est spéciale au département de la Seine, et n'influe pas sur le total de la liste générale du concours, qui compte au contraire quarante candidats environ de plus que l'année dernière. Ainsi la tendance que nous avons signalée l'an passé, et qui s'était manifestée par un accroissement si rapide, se fait encore sentir. L'effet naturel de cette concurrence est sans aucun doute de hausser le niveau général des études, et de rendre les épreuves du concours plus sérieuses et plus disputées. Nous nous en féliciterons si le résultat final de cette lutte donne au pays des officiers instruits, des marins expérimentés et de bons ingénieurs.

Chronique Musicale.

Les Deux Gentilshommes, opéra-comique en un acte, paroles de M. de PLANARD, musique de M. JUSTIN CAUDAUX.

Vous connaissez depuis longtemps ces deux gentilshommes, lecteurs de *l'Illustration*. Vous avez vu leur histoire, l'année dernière, dans nos deux numéros du 21 juin et du 8 juillet. L'un s'appelait le major Anspach, et l'autre M. le chevalier de Palissandre. Si vous n'avez pas un souvenir très-frais de leurs aventures, vous n'avez qu'à voir à la page 261 du premier volume de *l'Illustration*.

M. le chevalier de Planard lit *l'Illustration*, et nous ne pouvons que l'approuver en cela. La nouvelle de M. Marc Fournier la frappe; il s'est dit : Corbleu! voilà qui est agréable, raconté, et fort amusant! corbleu! cela est piquant, et ceci original! et, par la samble! le tout doit être fort bon à prendre!

Et M. de Planard a pris, montrant par là qu'il est homme de goût, et qu'il sait apprécier les bonnes choses. Nous ne lui en ferons pas un crime, à Dieu ne plaise! Mais nous ne pouvons nous dispenser de lui adresser deux reproches.

Le premier, c'est de n'avoir pas fait connaître son collaborateur.

Le second, c'est, en s'emparant des idées de ce collaborateur, et des faits qu'il avait imaginés et groupés si ingénieusement, de les avoir dans le mélange de ces moyens vulgaires qui traînent dans tous les opéras-comiques, depuis qu'on fait des opéras-comiques. — Un jeune paysan et une petite fille, aussi naïfs l'un que l'autre, qui brillent de s'épouser, et ne le peuvent, faute d'une dot de mille écus! Ne voilà-t-il pas un

Rare et puissant effort d'une imaginative,
Qui ne le cède en rien à personne qui vive?

M. Marc Fournier avait tissé une pièce de drap fin. M. de Planard, ne trouvant pas qu'il y en eût assez pour s'en faire un habit, y a cousu, par manière de supplément, un vieux morceau de ratine déteinte et râpée.

M. Justin Caudaux vient de faire son début à Paris par la partition des *Deux Gentilshommes*. Nous disons à Paris, parce qu'il a déjà débüté à Toulouse, il y a deux années, si,

nos souvenirs sont exacts. A Toulouse, il avait obtenu un succès honorable; la presse de la Haute-Garonne nous l'a dit, et la presse de tout le midi nous l'a répété.

M. le directeur du théâtre de Toulouse avait, en cela, donné un bon exemple, que les autres directeurs de province devaient imiter. On ne verrait plus alors tant de compositeurs sans emploi perdre dans l'inaction les plus belles années de leur vie. Le public des villes de province apprendrait à juger. Les acteurs, qui auraient des rôles à créer, perdraient l'habitude de copier les acteurs de Paris, et acquerraient peu à peu l'originalité qui leur manque. Les entreprises dramatiques des départements deviendraient plus importantes et plus utiles. L'art, enfin, y gagnerait sous tous les rapports.

Quoi qu'il en soit, la partition de M. Caudaux n'a pas complètement répondu aux espérances qu'on avait fait concevoir des succès qu'il a obtenus à Toulouse. Son instrumentation est peu habile; elle manque de mouvement, d'éclat et de sonorité. Il écrit mieux pour les voix, et les dispose quelquefois avec adresse. Mais ses mélodies n'ont rien d'individuel, et n'attestent pas une grande fécondité d'imagination. Il y a pourtant du mouvement, de la gaieté et quelques détails heureux dans le duo où les deux gentilshommes se prennent de querelle à propos d'un banc où le chevalier se trouve assis, et où le marquis veut s'asseoir. Reconnaissons le mérite de ce duo, et soulignons que l'auteur trouve bientôt un poème plus dramatique, et dont les situations l'inspirent mieux.

Revue des Arts.

Le génie ne devrait jamais se décourager. Rebuté d'abord, puis enfiévré, méconnu, poursuivi par d'injustes critiques, — il souffre et porte sa croix. Mais un temps vient, dans un avenir plus ou moins éloigné, où l'envie se tait, où l'on commence à comprendre, où les éloges s'élèvent de toutes parts, — où le triomphe est complet. Il en a été ainsi pour M. Ingres. Forcé, malgré son grand talent, de se tenir à part, et n'éprouvant que les injures de la foule, il s'est vu protéger par quelques amis nobles de naissance et de caractère. M. Bertin, M. de Luyne, M. le duc d'Orléans surtout, de si regrettable mémoire, lui commandaient des travaux. Aujourd'hui M. Ingres est devenu à la mode. Les femmes qui détestaient le plus son école, qui trouvaient ses portraits et ceux de ses élèves *trop ressemblants*, affectent maintenant un goût plus sévère. Les incrédules qui commencent à être les plus renommés.

Ce petit préambule, qui commence une *Revue des Arts*, que *l'Illustration* se propose de faire avec exactitude, nous amène naturellement à divulguer un mystère : M. Ingres est en ce moment le portrait de madame la baronne de Rothschild. Inutile de dire avec quel soin le grand artiste y travaille. Ce sera un pendant à celui de M. Bertin.

M. Horace Vernet voyage, voyage... S'il n'était pas un peintre universel, au moins serait-il regardé comme un homme cosmopolite. A peine arrons-nous le temps de le voir quelques jours à Paris, faisant défilé la parade aux gardes nationaux dans la cour des Tuileries, en compagnie de M. Jacqueminot. M. Horace Vernet entre en vainqueur, chaque année, dans deux ou trois capitales de l'Europe, au galop de son coursier. Que fait-il de nouveau en peinture? On assure qu'il travaille à plusieurs tableaux, épisodes de nos guerres d'Algérie, auxquels la guerre du Maroc va fournir de nouvelles pages, qui seront pour M. Horace Vernet de nouveaux triomphes.

Mais tandis que nous entremêlons peinture et politique, nous oublions de faire connaître les migrations de nos artistes durant la saison d'été. M. Paul Delaroche parcourt l'Italie pour cause de santé. Il est peu probable que son voyage doive nous profiter; cependant restera-t-il insensible aux beautés qu'offre partout la terre classique de la peinture, et ne nous rapportera-t-il pas un pendant à sa *Sainte Cécile*?

Un autre peintre de mérite séjourne également en Italie; c'est M. Alaux, qui a été envoyé chercher des documents dont il puisse se servir pour peindre la *Bataille de Ravennas*, gagnée par Gaston de Foix en 1512. M. Alaux s'acquittera avec talent de sa tâche, et ce sera un bon tableau de plus pour le musée de Versailles, qui en a besoin. — M. Serrier part prochainement pour l'Italie. — M. Armand Leleux visite le Piémont, et va faire dans ce beau pays des études consciencieuses. — Bien des artistes jeunes et travailleurs sont allés visiter Rome et Naples, comme cela a lieu chaque année. Puissent-ils ne pas trop s'inspirer du *Campo Vaccino* et de la place *Saint-Marc*! Puissions-nous n'avoir pas à rendre compte d'un seul tableau reproduisant ces vues, à l'exposition prochaine!

Nous ne savons où se trouve en ce moment M. Decamps. Qu'il achève un tableau pour le Salon de 1845, et nous serons heureux. — M. Guillemin est allé revoir sa Bretagne, qu'il affectionne depuis plusieurs années! Les acquisitions faites par M. le ministre de l'intérieur méritent une mention. On sait qu'après l'exposition le ministre est dans l'usage de choisir quelques tableaux et quelques sculptures. On cite, parmi les paysages, la *Vue de la Saône, sur environs de Lyon*, par M. Hessein; les *Sonneurs d'automne, dans le Dauphiné*, de M. Braun; ou le *Vue du Puy, prise au pied des rochers d'Espaly*, par M. Thuillier; la *Vue de la Vallée de l'Isère, prise de Saint-Egrève*, de M. Acharid; celle du *Cratère du Lésure*, en 1841, par M. Gouzy; l'*Enfance de Bacchus*, de M. Gourlier.

Parmi les tableaux religieux et de genre, on ne connaît encore que les acquisitions suivantes : la *Rosée répandant ses perles sur les Fleurs*, par M. Ziegler; le *Dante commenté en place publique*, de M. Gendron; la *Mélie*, de M. Guignet; *Notre-Dame-de-Pitié*, par M. Louis Boulan-

ger; *Malfilâtre mourant*, de M. Emile Perrin; *Sainte Geneviève consacrée par saint Germain d' Auxerre* de M. Leblond; *L'Ascension*, de M. Cauze; le *Baptême de Jésus-Christ*, de M. Duboulet; les *Disciples d'Emmaüs*, de M. Letour; la *Vision de saint Jean*, de M. Bonnegrace; l'*Enfance de Gallot*, par M. Debary; les *Lamentations de Jérémie*, par M. Murat; le *Martyr de saint Euzaire*, par M. Augustin Long, etc. Nul doute que le nombre des heureux peintres religieux soit plus considérable : il y a tant d'églises en France, et tant de députés qui protègent les églises!

Parmi les tableaux de fleurs, citons ceux de MM. Chazal et Bayle.

Parmi les sculptures, on cite le *David combattant*, de M. Bonassieux, œuvre remarquable, qui doit être donnée au musée de Lyon, et un *Christ*, de M. Régis-Breyse.

On assure que *l'Amour de l'Or*, par M. Couture, tableau reproduit par *l'Illustration*, sera acheté par le musée de Toulouse; il se restera, néanmoins, exposé pendant un an dans la galerie du Luxembourg. Le même musée a obtenu de M. le ministre de l'intérieur la *Bataille de Polush*, par M. Langlois.

Le jardin du palais de la Chambre des Pairs va être décoré de statues, commandées à différents sculpteurs. Les œuvres que nous connaissons déjà sont : *Clotilde*, de M. Klagmann; *Jeanne d'Albret*, par M. Briant; *Blanche de Castille*, par M. Dumont; *Sainte Geneviève*, par M. Mercier; *Valentine de Milan*, par M. Huguwin; *Mazie Stuart*, par M. Feuchère; *Marquise de Provençe*, par M. Husson; *Jeanne Hachette*, par M. Bonassieux; et *Velleda*, par M. Maïndon. Que peut avoir de commun Velleda avec les autres femmes auxquelles on élève des statues? Nous l'ignorons. A moins qu'on ne considère Velleda comme la première femme célèbre qui ait reçu le jour sur la terre de France. Pour la galerie du Luxembourg, M. Auguste Prédault, si souvent refusé par le jury des Beaux-Arts, va exécuter une statue en marbre, *Clemence Isaura*. M. le ministre de l'intérieur veut réparer les injustices qu'a souffertes ce jeune sculpteur. Il a aussi, pour la première fois, commandé un tableau à M. Guignet ainé.

A côté de ces noms d'auteurs vivants, n'oublions pas de placer ceux d'artistes morts récemment. C'est le graveur Canu, qui avait étudié en 1783 et 1785, sous Myriss, avec le duc de Chartres. Canu est mort dans l'obscurité la plus complète; son compagnon d'études est devenu roi des Français. Ainsi va le monde. C'est M. Petit, graveur en médailles, on élève de la médaille de la Chambre des députés, du baptême du comte de Paris, du duc d'Orléans, etc. C'est M. Tardieu, graveur en taille-douce, et membre de l'Institut.

Ce dernier laisse une place vacante à l'Académie des Beaux-Arts. Il nous semble que c'est ici l'occasion de rétablir l'ordre logique qui a été interrompu, on ne sait trop pourquoi. Les statuts de l'Académie donnent deux fauteuils pour deux graveurs en médailles et en pierres fines, deux autres fauteuils pour deux graveurs en taille-douce. Depuis longtemps, il n'y avait qu'un graveur en médailles, M. Galle, et trois graveurs au burin, MM. le baron Desnoyers, Richomme et Tardieu.

Nos artistes français font merveille dans les pays étrangers, et nous avons avec grand plaisir à mentionner leurs succès. M. Paul Delaroche et Gudin ont obtenu des médailles à la suite de l'exposition de tableaux qui vient d'avoir lieu à Gand (ainsi M. Paul Delaroche expose, mais il expose ailleurs qu'à Paris!). A Vienne, les journaux ne tarissent pas d'éloges sur le compte de mademoiselle Felicie Baquand, artiste française, qui a exposé des portraits remarquables sous tous les rapports. Aussi, le secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam a adressé une lettre au secrétaire perpétuel de notre Académie des Beaux-Arts, pour engager les artistes français à envoyer à une exposition publique des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et dessin, qui doit avoir lieu cette année dans la ville d'Amsterdam, du 23 septembre au 21 octobre. Les ouvrages doivent être adressés au bureau de nuit et accompagnés de lettres d'envoi, avant le 7 septembre prochain au plus tard. Si quelques pessimistes de l'époque crèvent partout que l'art s'en va en France, les étrangers ne partagent certainement pas leur opinion.

Nous pensionnaires en Italie viennent de faire leurs envois annuels, dont *l'Illustration* ne manquera pas de rendre compte. La peinture, le paysage, la sculpture, la gravure en médailles, l'architecture et la gravure en taille-douce, seront représentés dans l'exposition publique des envois de Rome, qui aura lieu à l'école des Beaux-Arts à la fin du mois de septembre. On parle d'une belle copie, *Delphica*, de M. Hebert, d'après la fresque de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, et de *l'Amour et Psyché*, copie en marbre d'après l'antique, au musée du Capitole, par M. Cavalier. Nous n'aimons pas devancer l'exposition lorsqu'il s'agit des envois de Rome. Les lauréats ont tant d'amis, de rapins, pour prêter leurs œuvres, que nous nous tenons en garde contre les bruits de l'école.

Les Scellés.

Aux environs de la petite ville que j'habite en Bourgogne s'élevaient des coteaux coulés gracieusement, et à l'abri desquels s'élevait de jolies maisons entourées la plupart d'un bouquet de bois, de quelques vignes, d'un jardin potager; la prairie, avec ses saules et son ruisseau, leur sert de point de vue.

Ces petites demeures, quoique presque toutes habitées par une bourgeoisie peu riche et sans prétentions, ont une certaine apparence de féodalité que leur donnent sans doute leur situation isolée et les heureux accidents du terrain. Etant souvent closes, car leurs propriétaires n'ont pas constamment la jouissance de leur temps et demeurent à la ville une grande partie de l'année, elles offrent presque toujours

un aspect de solitude. Cependant, comme elles sont bien entretenues, comme les arbres des jardins sont taillés par ceux qui en viennent chercher la récolte, les plates-bandes garnies de fleurs, les haies peignées coquettement, l'absence des maîtres sans doute, peut jeter sur elles un voile mélancolique, mais qui n'est pas sans charmes et n'a rien de comparable avec la pénible tristesse où nous plonge la vue d'un lieu abandonné.

Je suis notaire, et, par conséquent, assujéti au plus fastidieux travail, au plus positif et au moins charmant de tous les états. Si j'en juge par la pente naturelle de mon esprit, j'étais l'homme le moins propre à demeurer cloué devant un bureau, enfoncée dans les paperasses, titres et contrats, embellis de leur style barbare. Que de fois j'ai été pris de maudire mon obéissance, qui m'avait fait une vie si insipidement contraire à mes goûts ! Que de fois, dans ma petite ville enfoncée, quand le travail me permettait de rêver, je me suis reporté vers ces jolies maisons des champs, où l'on jouit d'une si douce liberté, où l'on respire un air si pur, et surtout où les clients ne viennent pas vous réclamer !

Peut-être l'imagination ne nous plait-elle si bien qu'aux lieux où nous ne sommes pas ; si, un jour, le sort me donnait une retraite au milieu des champs, il se pourrait que j'y trouvasse monotonie et dégoût ; mais je n'ai jamais vu un jour réduit en rase campagne sans que le démon de l'envie ne se soit glissé dans mon cœur, et sans que je n'aie pris en pitié le bruit de ma petite ville. Aussi mon humeur agreste me reprend à chaque moment de liberté qu'il plaît à la Providence de m'envoyer. Le soleil, l'air, l'espace, voilà, dès que l'année annonce ses beaux jours, ce que je demande, ce que je vais retrouver.

C'est particulièrement le dimanche que toutes mes jolies maisons prennent un air de vie, car leurs propriétaires viennent y faire une promenade, seuls ou avec quelques amis. En les voyant de loin, ces maisons semblent si mignonnes qu'on dirait un nid au milieu d'une touffe de fleurs. Parfois, quelque joli lilié folâtrant à l'entour ajoute à la ressemblance en imitant ces gracieux oiseaux qui voltigent auprès de leur demeure. Mais quand arrive l'automne, la scène a changé, et l'hermine n'est plus qu'une ruche où vient s'accumuler le riche butin de la campagne.

Si ces tableaux me reviennent frais et agréables à la mémoire, il me souvient surtout d'un jour où, par le plus beau soleil d'octobre, je suivais de grand matin la route de ma petite ville. C'était un dimanche, mais pourtant mon plaisir ne m'avait pas cette fois fait prendre le chemin de mon pèlerinage accoutumé : une affaire m'appelant, j'avais choisi le temps le plus commode à mes occupations.

J'étais monté sur mon cheval, animal peu fringant, et qui me laissait toute liberté de penser. Cependant mes réflexions n'avaient rien de profond, je crois, ni de bien suivi, car je me trouvais tout distrait et tout égaré par l'animation du paysage. On était en plaines vendangées, la route se couvrait de charrettes avancées, des champs des tonnes foulées de raisin ; les vignes se pressaient de vendanges ; des chants, des cris de joie frappaient l'air ; on pouvait croire la campagne dans un moment de délire.

Cà et là, on me distribuait quelques saluts, quelques grosses plaisanteries, auxquelles je répondais de mon mieux, heureux de la gaieté des autres. J'aimais tous ces paysans à meurs naïves ; et, il faut le dire, je les voyais en ce moment dans la meilleure condition possible pour les juger favorablement, c'est-à-dire plus occupés du plaisir d'un travail facile que du gain qui en serait le résultat.

Là, que j'ai embrassé est bien érotée la moins poétique qui existe. Cependant comme toute chose a son côté philosophique, le notariat a du bon en cela, qu'il offre un champ vaste à l'esprit observateur et méditatif. L'étude d'un notaire est un lieu où la réalité entre de vive force, où les illusions tombent, où le cœur humain se montre à nu. Spectacle souvent triste et odieux ! Mais si le désenchantement arrive par la porte de l'intérêt, quelques-uns aussi apparaissent les beaux sacrifices, l'abnégation de soi-même pour ceux qu'on chérit, la confiance illimitée dans des êtres connus, la reconnaissance pour des aims éprouvés. C'est alors qu'il faut bien être notaire ; c'est dans ces instants qu'on est heureux de se trouver l'agent des sentiments qui honorent le nom d'homme, et qu'on se rachète de l'odeur rôtie, malgré soi, l'intérêt, l'égoïsme déguisés sous toutes les formes, vous ont fait remplir ?

Un notaire philosophe ! voilà un être d'une assez curieuse espèce. Mais enfin, tel que je suis, je remplis l'emploi que Dieu m'a confié, tâchant qu'il ne soit pas trop fastidieux pour moi-même. Et en ce point, j'examine, je hâts un monde sur mes observations ; c'est là mon goût, peut-être ma manie.

Mais j'ai été nommé d'office pour assister à une levée de scellés apposés sur le mobilier d'une personne morte sans successeurs déclarés. Un juge de paix pour faire le bras, son greffier pour dresser l'inventaire, un notaire expert devaient, ainsi que moi, se trouver dans la maison de la défunte, car c'était une femme, ou, pour m'exprimer en style métrique et notarial, la demoiselle Julie élémentaire II... fille majeure, rentière, qui était dévolue sans héritiers connus, etc., etc.

Quelle lourde tâche que d'assister à un inventaire ! Noter chaque ustensile d'une maison depuis le bas jusque en haut ; ne oublier pas le moindre objet jeté au rebut il y a longtemps ; c'est là un travail dont la perspective est loin d'avoir du charme. Aussi, à mesure que j'approchais du but de mon voyage, mon esprit s'abîmait, ma gaieté avait disparu, et mes jolies rêveries du matin s'étaient envolées.

D'après le système des analogies, je me dis, en apercevant le toit de la demeure où j'étais envoyé, que sûrement celle qui l'avait habitée en dernier lieu ne pouvait être que quelque égoïste centenaire, n'ayant jamais ressenti d'amour pour la nature ni pour l'humanité, et qui, par cela même, en guerre avec l'une et avec l'autre, s'était choisie pour retraite le coin de la terre qui devait le moins agréablement es lui offrir aux yeux.

La maison vers laquelle je me dirigeais se trouvait dans un site aride, sans habitations, à demi inculte, qui ne ressemblait en rien aux lieux que je venais de parcourir ; elle était posée presque au pied d'un roc élevé ; petite, basse, et l'atteignant un instant après l'air ouvert.

La mort à un passage dévastateur qui attriste : c'est la dégradation qui se montre sur tout ce qui appartenait à celui qui n'est plus ; c'est l'insouciance pour les choses dont il prit soin, l'abandon de celles qu'il aimait ; la mort, ou plutôt la destruction arrive autour de lui comme en lui.

Les choses qui s'élevaient devant moi n'étaient pas remarquables ; cependant on pouvait voir que le bon goût avait présidé à son arrangement ; des masses d'arbres touffus, menagés sans doute afin de masquer la pauvreté du point de vue, formaient entre elles comme un vaste bosquet, d'où le ciel apparaissait seulement par échappées. Une petite source partait du jardin même coulant au pied du rocher, et en cet endroit, s'ombrait de quelques saules. Là, le paysage conservait encore un aspect aride ; pourtant il se trouvait comme adouci de ces quelques ornements. Mais ce qui frappa ma vue, ce fut le détail du jardin, laissé sans culture depuis la mort de la maîtresse du lieu. L'herbe avait crû dans les allées ; les gazons, plus leur hauteur, ressemblaient à une prairie qui n'attend plus que la faux ; de beaux dahlias plantés au printemps, mais n'ayant plus aucune main pour les soutenir, s'en allaient penchant leurs fleurs sur la terre. Les feuilles aussi s'étaient amoncelées sur les bordures, qu'en trouvaient presque cachées, seulement une faible odeur de violette et de réséda se répandait encore dans l'air, et traînait ainsi la présence de ces jolies fleurs comme le parfum que porte une femme annonçant par avance qu'on va la voir paraître.

J'ai vu la mort sous des formes hideuses ou terribles ; je devrais être blasé sur les impressions qu'elle produit, et pourtant j'avouerai que, marchant lentement sur le sable que mon cheval faisait crier sous ses pieds, j'eus une pénible émotion rien qu'à voir la solitude profonde de cette demeure, où l'écho des pas allait seul résonner et se perdre.

J'arrivai près de la maison, mais la porte principale en était verrouillée, de sorte que je cherchai une autre entrée, le gardien des scellés devant être là en ce moment. Je frappai donc à une petite porte basse, et je sus qu'en effet il y avait quelqu'un au logis, car j'entendis du bruit à l'intérieur ; mais ce bruit était une espèce de gémissement plaintif qui me fit tressaillir malgré moi ; il avait une singulière analogie de tristesse avec tout ce que j'avais vu.

Ce fut une paysanne entre deux âges qui, à la fin, vint m'ouvrir. Elle me dit être la femme du jardinier et l'ancienne servante de la propriétaire de la maison.

Tout en me consultant vers un petit bâtiment qui servait de serre et de hangar, afin de voir s'il était possible d'y loger mon cheval, la bonne femme commença à babiller sur le sujet qui m'amenaient chez elle qui avait été sa maîtresse. « Dites-vous qu'il y eût un erit, mon bon monsieur ? me dit-elle tout d'abord d'un air piteux. M. le juge de paix n'en a pas trouvé quand nous l'avons fait venir pour les scellés ; mais peut-être qu'elle l'aura caché ? »

— Cela est possible, dis-je ; votre maîtresse étant morte sans héritiers, il y aurait en ce cas que quelque aim qu'elle eût pu nommer son légataire, à moins, toutefois, qu'elle n'ait fait donation de son bien à l'église ou aux hôpitaux.

— Et nous, donc, mon cher monsieur ? et nous, qui l'avons soignée depuis qu'elle est dans le pays, où, pour le dire en passant, elle est tombée sans qu'on sache ni d'où ni comment ? Est-ce qu'il n'aurait pas été juste qu'elle nous laissât son bien ? Nous avons jardiné un assez de maux après elle, elle pourrait bien tout de même nous en payer !

— C'est vrai, lui répondis-je en la regardant en face. Quant à autant aim sa maîtresse, que vous avez aimé la vivre, quand on la regrette autant que vous la regrettez, il serait bien simple et même bien naturel qu'elle vous fit son unique légataire.

— Ah ! c'est encore bien vrai, ça ! se mit-elle à dire en poussant tout d'un coup des gémissements lamentables et en essayant de sangloter, mais ne réussissant qu'à crier comme un oiseau de proie. « Nous l'avons aimée et soignée ni plus ni moins que notre propre enfant, et si la justice ne nous donne pas son bien, ça ne sera pas juste ! »

— Quel âge avait-elle donc, votre maîtresse ? » dis-je, étonné de la maternité protectrice de la paysanne envers une personne que je supposais de beaucoup plus âgée qu'elle ; puis, surtout, de suite d'entendre les expressions d'une affection aussi visiblement intéressée, et voulant faire cesser le bruit dont elle fatiguait mon oreille.

— Ah ! dame, répondit-elle en se rassurant tout d'un coup, ça pouvait avoir la trentaine quand c'est mort ; mais ce qui me tourmente, voyez-vous, c'est que ça lui ait pris tout d'un coup, je l'ai vu tomber là-bas, sous les arbres où il y a un banc, ni plus ni moins que je vous vois, et par ainsi elle n'aura pas eu le temps de rien faire pour nous, car, quoiqu'elle fût bien riche, elle ne se doutait pas qu'elle allait mourir. Nous fu disons bien quelques fois : « Vous êtes un bon malade, allez, ma maîtresse, ça ne peut pas durer long temps ! Mais elle nous répondait tout doucement : « Vous a crovez, Annette ? J'ai pourtant beaucoup souffert, et j'en suis en suis pas morte ; maintenant, je ne souffre presque pas, » pourquoi mourrais-je ? Et puis elle se en allait avec sa Medora, la regardant, la flattant et ne comprenant pas.

— Qui est cette Medora ? » dis-je brusquement, tout émerveillé de ses soins et de cette tendresse campagnarde.

— Pardine, c'est sa chienne, qui elle aimait tant, que je crois qu'elle en faisait plus de cas que de nous autres chrétiens, et je puis dire que j'ai eu autant de mal à la soigner qu'une personne ; mais, Dieu merci ! elle peut maintenant s'en aller au diable si elle veut, il n'y a plus la quelqu'un pour y trouver à redire ! »

— Peut-être, dis-je sévèrement, c'est elle que j'ai entendue quand j'ai frappé à la porte !

— Oui, monsieur ; elle en fait bien d'autres cris, depuis qu'elle n'a plus sa maîtresse pour la cajoler, la vilaine bête ; elle ne veut pas seulement nous laisser dormir en paix. »

Mon cheval était assuré d'un gîte ; je remerciai l'hôte du lieu en la priant de ne pas se gêner pour moi et de retourner à ses affaires. J'avais assez d'une conversation qui me démontrait la minime part de sentiments devoirs à la classe la plus nombreuse de la société, ainsi que sa brutalité. Je me mis donc à parcourir l'encais jusqu'à l'arrivée du juge de paix et du greffier, car eux seuls pouvaient briser les scellés et commencer le travail qui nous appelait tous en cet endroit.

Ce n'est que l'histoire de mes impressions que je raconte. Le choc des circonstances habituelles de la vie avec ce que cette même vie a de plus grave ; la mort, les affections, les chagrins, l'oubli, mais pas de drame, je dois le dire, afin que l'esprit tenu dans l'attente ne se trouve pas entièrement désappointé.

Cette habitation solitaire m'attristait ; la jeune femme qui était venue mourir là ne pouvait y avoir été heureuse, des événements ou la porte des siens l'avaient laissée seule dans le monde ; j'ignorais la vie comme le caractère de celle dont mon imagination s'occupait. Pourtant, je ne sais pourquoi ; mais une voix mystérieuse me disait que quelque profond chagrin avait causé cette mort prématurée.

Pour ramener mes pensées dans le positif, j'en revins à la paysanne. Mais, tout à coup, de joyeuses voix, qui éclataient en rires on ne peut moins retenus, vinrent frapper subitement mon oreille. J'en fus désagréablement affecté ; il me semblait que la circonstance et l'aspect mélancolique du lieu ne sympathisaient pas avec une gaieté aussi bruyante.

Ces voix n'étaient autres que celles des compagnons de travaux qu'on m'avait adjoints, et qui venaient.

Que dire d'eux ? Le juge de paix était un gros homme toujours posant en magistrat ; et, quant au notaire et au greffier, on ne trouvait en eux que de braves gens rentrant dans les classifications effacées de l'espace humaine.

Je connus bientôt le sujet de leur hilarité : il s'agissait d'un parti gagné récemment, ignoble combat d'intéressement ; j'en eus du dégoût. Pourtant ces messieurs trouvaient le divertissement délicieux, et en parlaient encore sous les murs de la maison.

Moi, j'examinai une élamétique touffue, qui avait grimpé jusqu'à une fenêtre de la façade, comme pour porter des parfums à celle qui demeurait là, et qui, maintenant, abandonnée de ses soutiens, semblait redescendre en pleurant sur la terre.

« La vilaine bécotte ! dit le notaire. Au reste, c'est tant mieux, nous l'aurons plus vite expédiée. »

M. le juge de paix s'avança avec toute la gravité requise en pareille occurrence, et procéda à l'importante affaire de briser les scellés.

La première pièce à explorer fut la chambre à coucher. Selon toute apparence, s'il existait un testament, ce devait être dans ce lieu qu'il était placé. Mes collègues commencèrent donc leurs recherches en conséquence. Quant à moi, qui n'avais pas grand chose à faire, je me mis à étudier le petit local où nous étions. Un sentiment pénible m'avait pénétré dès le seuil. Tout s'y trouvait dans le même état qu'au moment où la mort saisissait celle qui l'habitait, et comme cette mort était venue subitement, sans que la malade fut allée, on voyait encore, à la place où elle les avait laissés, les objets qui lui servaient habituellement.

Ainsi, sur la petite table à ouvrage, une broderie pendante, avec le dé et les ciseaux à côté ; — un chapelet jeté sur le dos d'une chaise, comme si on venait de le quitter ou qu'on allait le reprendre ; — des brodequins à terre, sans doute ceux qu'on avait étés à celle dont la vie s'était exhalée comme un souffle, — puis, une harpe sans être devant un pupitre supportant une mélodie, un siège encadré derrière la harpe, mais presque toutes les cordes hautes de l'instrument brisées par l'humidité. — Sur la cheminée, j'aperçus une coupe contenant quelques baguettes, — un vase où avaient été des fleurs fraîches, pen à peu effeuillées à l'entour, et dont les branches pendaient aspirant la dernière goutte d'eau que le temps n'eût point fait tarir. Une seule, encore épanouie, s'élevait sur une tige à moitié morte ; c'était une petite plante marcéreuse qui, quoique séparée de sa racine, vit très-longtemps dans l'eau. Je fus frappé de cette allusion du sort qui semblait une amère dérision. « Ne m'oubliez pas ! » dit le nom de la fleur ; pauvre fleur symbolique, paraissant une dernière pensée, un suprême appel de celle qui l'avait posée là, et dont la voix n'éveillait pas un écho dans le monde.

Je remarquai encore, dans un coin de la chambre, quelques tablettes supportant plusieurs livres. C'étaient les œuvres de Bessnet, de Bernardin de Saint-Pierre, plusieurs auteurs dans le même goût et le même Bible.

Une chose qui ajouta pour moi à la tristesse de ce lieu, ou il ne manquait que la présence de celle qui l'avait habitée, le premier anneau brisé de la chaîne qui unissait tous les objets la présents, ce fut de voir le lit dégaré et disposé comme pendant l'absence d'un maître. Un derangement fait, tous les autres allaient suivre.

(La suite au prochain numéro.)



LES BAINS DE MER EN FRANCE

Caricatures par Cham



(Route de Paris à la mer.)



(La ville des bains vue des hauteurs)



(Choix d'un logement : la dernière chambre, 200 fr. par mois.)



(Paysages normands.)



(Paisirs de la journée dans les champs.)



(Paisirs de la journée sur le rivage.)



(Paisirs de la journée sur le port)



(Paisirs de la soirée.)

LES BAINS DE MER EN FRANCE

Caricatures par Cham



(Premier prélude du bain.)



(Deuxième prélude du bain.)



(Troisième prélude du bain.)



(Une danseuse et son baqueteur.)



(Bain à marée haute.)



(Bain à marée basse.)



(La laine.)



(Promenade sur le rivage.)



(Promenade en mer.)



(Du poisson, merci ! nous l'avons envoyé à Paris.)



(Il faut du soleil au bord de la mer.)



(Retour des bains de mer.)

Une Promenade au Maroc.

PAR M. DRUMMOND-HAY.

(2^e partie. — Voir tome III, page 394.)

Les paysans maures ont les jambes et les bras nus; leur costume se compose d'un simple chemise ou camisole de toile, et d'un turban rouge. Quand ils vont battre le blé, ils laissent religieusement leurs chaussures au soleil de l'aube parce qu'ils en regardent le sol comme sacré... Ils s'abstiennent avec le plus grand soin de supter les produits futurs de la moisson; leur demander s'ils espèrent faire une bonne récolte, c'est les offenser: « Nous aurons ce qu'il plaira à Dieu, » répondent-ils gravement. Ils conservent cependant plusieurs cérémonies païennes, entièrement opposées aux lois du prophète. Je n'en mentionnerai qu'une: à l'époque où le blé commence à poindre, vers le milieu de février, les femmes des villages fabriquent une poupée, l'affublent de oreillers les plus extravagants qu'elles puissent trouver, lui ornent la tête d'une haute coiffure en pointe, et la portent processionnellement dans les champs, en courant, en poussant d'étranges clameurs, et en chantant des chansons particulières. La femme qui marche la première tient la *malta* (ou nomme ainsi cette poupée) entre ses bras, mais elle doit la rendre à celle de ses compagnes qui parvient à la devancer à la course. Les hommes pratiquent à cheval une cérémonie semblable.

Après avoir dépassé *Pan-Dalla*, ou la fontaine du vin, nous franchîmes les *Wahes*. Une telle quantité d'oléandres en fleur ornait ses deux rives, que de loin, on eût cru voir un fleuve de feu. Au delà de cette rivière s'étend une région sablonneuse nommée *Kaa-Ernei*, ou la plaine de sable. Fertilisée par les pluies d'hiver, cette plaine donne pourtant d'excellentes récoltes de céréales. Quand nous l'eûmes traversée, il nous fallut gravir la colline abrupte et sauvage de *Dar-el-Clof*. Le cadavre à demi dévoré d'un chameau interceptait l'étroit sentier par lequel nous devions passer. Ce pauvre animal s'était cassé les reins en tombant, et les charcals du voisinage se régalaient de ses restes. « Un jour, me dit un mulétier, je rencontrai sur mon chemin un chameau mort; un bruit extraordinaire sortait de sa carcasse déjà décomposée. Fort étonné, je m'approchai avec précaution, et je capturai un jeune menage, — tel yousef et son épouse, — qui faisait bombance, caché aux regards des passants sous les côtes du chameau. » Contradiction inexplicable: les Maures, que dégoûte la seule vne de la viande de porc, sont très-friands d'un morceau de chocal. Cet animal, auquel son esprit rusé a valu le surnom de *talef yousef*, c'est-à-dire le scribe Joseph, ne devient carnivore que dans les grandes occasions... Il mange avec avidité les dattes des palmiers nains et les baies des arbuscules sauvages. Sous ce rapport, il ressemble au renard, qui aime beaucoup les raisins... quand ils ne sont pas trop verts...

En gravissant cette colline, je prisais notre compagne de continuer l'histoire d'Ali-Boufrahil aux six doigts; tout à coup nous entendîmes, à peu de distance, les aboiements bien connus d'un chien courant qui chassait un sanglier. « Écoutez, s'écria le Hadj: c'est le vieux Zeïtoun. » Aussitôt j'enfonçai mes éperons dans les flancs de mon cheval, et j'arrivai au sommet de la colline au moment où un énorme sanglier traversait le sentier à cent pas de moi environ; une meute assez considérable le poursuivait en donnant à pleine voix... et bientôt apparurent les chasseurs, parmi lesquels je remarquai d'anciennes connaissances. Ils avaient un aspect étrange: à demi nus, de hautes guêtres d'écorce et de palmier et un tablier de cuir protégeaient leurs jambes et leur corps contre les épines des broussailles. Ceux-ci portaient de longs fusils, ceux-là étaient armés d'espèces de faux ou de crocs, soit pour se frayer un chemin dans les fourrés, soit pour repousser les charges du sanglier. Un coup de fusil partit sur notre droite, au fond de la vallée, dans la direction de la chasse. Tous nous nous arrêtâmes en prêtant l'oreille. Le changement de ton des chiens nous prouva que le sanglier était blessé et acculé... Je suivis les chasseurs qui se précipitèrent de ce côté en recommandant à leurs chiens, dans les terres les plus touchantes, de ne pas s'approcher du sanglier... « Mes enfants, s'écrièrent-ils, mes chers amis, prenez garde à vous: c'est un infidèle! — c'est un Nazaréen! — il se vengera. »

Nous étions bientôt atteints le lieu où devait se terminer la chasse. Un grand et vigoureux chasseur, déjà blanchi par l'âge, celui qui venait de tirer, rechargeait son fusil. Le sanglier s'était acculé dans un fourré de ronces. Malgré la résistance qu'il nous opposa, quelques minutes nous suffirent pour l'achever. Trois des chiens étaient blessés, l'un d'eux mortellement. Le pauvre animal conservait encore assez de vie pour secouer sa queue et soulever sa tête, quand son maître, un beau jeune montagnard, arriva auprès de lui et le prit dans ses bras. « Hélas! mon pauvre chien, lui dit-il, ne t'avais-je pas averti de te tenir à une distance respectueuse de l'infidèle? Mais la volonté de Dieu soit faite! » Deux grosses larmes coulèrent de ses yeux au moment où son chien rondu le dernier soupir. A peine mort, les chasseurs creusèrent une tombe et l'ensevelirent, puis chacun de nous y déposa une pierre en signe d'affection et de regret.

Les Arabes ont, en général, une grande tendresse pour leurs animaux domestiques. Quelles que soient leur aridité et leur avarice, ils se décident rarement à vendre les chiens ou les chevaux auxquels ils se sont attachés. A ce sujet, je me rappelle un épisode touchant de mon voyage dans l'intérieur du Maroc avec Davidson, en 1836. Entre Mehedja et Rabat, nous avions rencontré une troupe de cavaliers arabes. Un de ces hommes montait un cheval gris pommelé, le plus beau barbe que j'aie jamais vu. Je lui proposai aussitôt de le lui acheter.

« Quel prix m'en offrez-vous? me demanda-t-il.

— 150 *mitsakel* (environ 500 fr.).
— C'est un bon prix; mais examinez le cheval.
Et il me le fit voir du côté opposé à celui que je regardais.
« Il vaut davantage.
— C'est vrai; je vous en donne 200 *mitsakel*.
— Il est bien payé, » répondit-il alors avec des yeux éincelants.

Je crus que le marché était conclu; mais, lâchant les rênes, l'Arabe partit ventre à terre, galopa devant moi, revint se placer à mon côté, et caressant le cou de son cheval,

« Voyez, dit-il, il n'a pas un poil rebroussé! Combien m'en donnez-vous maintenant?
— 200 *mitsakel*.

— « Chrétien, s'écria-t-il alors en me tendant sa main, cette somme que vous m'avez offerte me rend libre; mais vous essayez vainement de me tenter. Je n'en vendrais pas mon cheval ni à vous ni à d'autres pour tout l'or du monde. »

— En achevant ces paroles, il s'éloigna au galop et alla rejoindre ses compagnons.

« Cet homme est donc bien riche, dis-je au chef de notre escorte, qu'il refuse une somme si forte?
— Il ne possède absolument que son cheval, me répondit-il, il l'a acheté quand il était encore un poulain, et pour satisfaire ce caprice il s'est vu forcé de vendre sa tente, son troupeau et même sa femme. »

Les blessures des autres chiens pansées et recousues avec des épines et des fibres d'aloès, nos chasseurs allumèrent du feu et firent rôti le sanglier pour leurs mentes. Toutefois, je dois le reconnaître, ils n'offrirent la part du lion; je les entendis, sans qu'ils s'en doutassent, plaisanter entre eux à mes dépens: *que Jan*, disaient-ils en parlant de moi, ait une plus grosse part que les autres chiens. « Je refusai leur offre, car personne n'eût voulu me faire cuire ce morceau de viande; mais j'invitai mes nouveaux amis à venir manger du pain et des fruits, à l'ombre de quelques *kharrub*, près d'une fontaine où le Hadj et Sharky étaient allés par mon ordre préparer mon frugal déjeuner. Ils acceptèrent, et remontant ensemble la colline, nous reprîmes le sentier battu. De distance en distance, des tas de pierres indiquaient les tombeaux des malheureux voyageurs qui avaient trouvé la mort sur cette route. Nous y jetâmes tous une pierre en passant, selon l'usage antique et solennel; car Horace l'a dit :

« Vagae ne parce malignas arenae
Ossibus capto inhamato
Particulam dare. »

Au nombre de mes compagnons se trouvaient sans aucun doute les assassins de ces infortunés, et ils donnaient comme nous à leurs victimes cette marque suprême de regret... Mais j'étais en sûreté parmi eux; nous avions chassé, bu et mangé ensemble; ils eussent sacrifié leur vie plutôt que de souiller par un maltraitement un seul cheveu.

Nous nous y terminâmes, la conversation roula sur les exploits de la journée. Le vieillard qui venait de tuer le sanglier déclara qu'il avait couru un grand danger; au moment où il s'apprêtait à tirer, la bête furieuse s'était précipitée sur lui, et il n'avait eu que le temps de se mettre à l'abri derrière un arbre.

« Je suis un vieux chasseur de lions, ajouta-t-il, et je trouve la chasse au lion moins dangereuse que la chasse au sanglier, car on s'attend toujours à être attaqué, et on se tient par conséquent prêt à se défendre. Dans le Rif, chaque chasseur est armé d'un fusil, d'un cimeterre et de trois ou quatre gros pieux solidement ferrés. Caché dans un trou d'un mètre et demi de profondeur autour duquel il a planté, la pointe inclinée en avant, ces pieux redoutables, il attend que les cris, les coups de fusil et les tambours des batteurs aient repoussé le gibier vers cette embuscade, et il le respire à bout portant. Des qu'il se sent blessé, le lion s'écarte du côté où le coup est parti, mais il tombe sur les pieux, et le chasseur sortant de sa cachette l'achève avec son cimeterre.

— Y a-t-il, lui demandai-je, beaucoup de lions dans la région d'*Akhalya*? Peut-être serait-il dangereux de voyager après le coucher du soleil?
— Les lions, me répondit-il, apparaissent rarement les hommes si on ne les provoque pas. J'en ai souvent rencontré qui s'arrêtaient à ma vue et qui me regardaient. Dans ce cas, il faut continuer sa route sans paraître s'apercevoir de cet examen, toujours pénible à subir. Écoutez bien le conseil que je vais vous donner. Si vous rencontrez un lion, tachez de ne pas avoir l'air de le voir, et marchez sans changer de pas ni de direction avec le plus grand sang-froid jusqu'à ce que vous soyez hors de sa vue ou qu'il ait cessé de vous observer. Alors, prenez un autre chemin, et fuyez le plus vite, car le sultan des forêts se décide souvent, après avoir réfléchi, à aller attendre un passage, à une distance éloignée, la proie tentante qu'il a en la sottise de laisser ainsi s'échapper. »

Cet avis me fit souvenir d'une ancienne anecdote. Un lion s'était échappé, à Londres, d'une ménagerie.

« Qu'auriez-vous fait, demandai-ou à un vieux pair, si vous l'aviez rencontré dans le Strand?
— Ce que j'aurais fait? répondit-il avec un sérieux réel, j'aurais appelé un lièvre. »

Cette conversation m'intéressait vivement. Je la continuai.

« N'est-il pas imprudent, demandai-je au vieux Hifien, de chasser le lion sans prendre la précaution de se cacher dans un trou entouré de pieux ferrés?
— Oui, chrétien, me répondit-il; car alors vous tenez votre vie dans vos mains. Un soir, le fils du cheik de notre village revint un logis avec la peau d'un magnifique lion qu'il déposa aux pieds de son père.

« Je l'ai rencontré face à face, lui dit-il, dans la forêt, et je l'ai abattu d'un seul coup de fusil! La balle est entrée dans le crâne. N'ai-je pas le droit d'être fier de moi-même?
— Mon fils, s'écria le père, avec quel doigt avez-vous fait partir la détente? »

« Le jeune homme éleva en l'air l'index de la main droite.
« Saisissez-le et attachez-le, ordonna le père. Et tirant son cimeterre: — Je vous coupe ce doigt, mon fils, ajouta-t-il, afin qu'à l'avenir vous vous rappeliez ce que je vous avais tant de fois recommandé. N'attaquez jamais un lion lorsque vous serez seul; car je ne voudrais pas vous perdre, mon fils, pour 10,000 peaux de lion.

« Malgré nos supplications, cette terrible sentence s'exécuta sous nos yeux. Le fils obéissant ne prononça pas une parole, et le père lui coupa l'index en versant des torrents de larmes.

— Les lions, lui demandai-je encore, vous mangent-ils beaucoup de bétail?
— Quelques moutons, me répondit-il, et de temps à autre une génisse, quand ils la trouvent seule; mais quoique dur l'été nous menions nos troupeaux dans les luis, nos pertes sont peu considérables.

« La nuit venue, les bêtes à cornes prennent elles-mêmes des précautions pour se mettre à l'abri de toute surprise. Elles forment un rond au milieu duquel se placent les génisses et les vaches. Les bœufs et les taureaux remplissent les tonctions de gardes et de sentinelles. Un taureau entend-il ou sent-il un lion, il pousse un béglement d'alarme et laboure le sol avec ses pieds. A ce signal bien connu, les autres taureaux se forment en ligne et fondent tête baissée vers le lieu où ils supposent que se cache leur ennemi. Celui-ci fut toujours devant de si formidables adversaires. On a vu des taureaux éventrer des lions. Le sultan des forêts ne triomphe sans combat que des gazelles, des daims et des porcs sauvages; souvent les sangliers lui opposent une vigoureuse résistance, quelquefois même ils parviennent à le vaincre et à le blesser mortellement. Écoutez, ô fils de l'Anglais, le récit d'une aventure dont j'ai eu le rare bonheur d'être témoin dans ma jeunesse.

« A l'âge de vingt ans, je ne passais pas une seule nuit sous la tente de mon père. Tous les soirs, je mettais mon fusil sur mon épaule, et j'allais à la chasse des sauvages habitants de la forêt voisine de notre campement.

« Une nuit, je m'étais posté sur un rocher élevé qui dominait une fontaine et un petit marais où les sangliers avaient l'habitude de venir boire et fouiller la terre. Las d'attendre, je venais de m'assoupir à une ou deux heures du matin, quand je fus réveillé par le bruit que fait un animal d'une certaine taille en marchant sans précaution au travers des broussailles. C'était un énorme sanglier. Sorti du fourré, il entra majestueusement dans le marais. Un rayon de la lune tombait d'aplomb sur ses soies blanchies par l'âge, et ses défenses brillaient dans les roseaux noirsâtres comme deux morceaux d'acier poli. J'armai mon fusil, et je l'attendis de pied ferme.

« Ayant aiguisé ses défenses, il commença à fouiller la terre; mais il paraissait tourmenté: de temps en temps il relevait la tête et aspirait l'air que lui apportait la brise.... N'étant pas placé sous le vent... je ne pouvais pas être la cause de son inquiétude, et j'examinai tous ses mouvements avec une vive curiosité... Un léger bruit s'étant fait entendre alors près du bord du marais... son agitation augmenta. Je l'entendis s'écrier d'une voix claire, car vous savez que les sangliers ont été autrefois des hommes: « J'espère qu'il n'y a pas de trahison! » Après avoir répété deux ou trois fois cette exclamation, il se remit à labourer le sol.

« Tournant la tête vers l'endroit où je venais d'entendre du bruit, j'aperçus dans l'obscurité les deux yeux éincelants d'un lion qui se tint d'abord en arrêt sur le sanglier, puis qui se glissa, en rampant comme un chat, auprès de lui. A l'approche de son ennemi, qu'il ne pouvait pas encore voir, le sanglier releva une dernière fois la tête et sembla de plus en plus tourmenté. Tout à coup il se dressa sur ses pattes de derrière, et il recut ainsi le premier choc de son adversaire, qui, d'un bond, s'était enfin élancé sur lui. La lutte ne fut pas longue; le sanglier se releva le premier et, reculant de quelques pas, chargea avec fureur son ennemi abattu jusqu'à ce qu'il eût enfoncé son groin tout entier dans les blessures élargies par ses défenses ensanglantées. Le lion poussa un dernier rugissement auquel répondirent, dans l'alignement, tous les chevaux de la forêt. A ce moment son vainqueur me vint écrier d'une voix d'ail... « Dieu est grand, m'écriai-je, tremblant d'effroi; ce monstre va venir m'attaquer sur mon rocher... Il n'y a qu'un Dieu, ajoutai-je en me jetant à la face contre terre, et Mahomet est son prophète. Lorsque je me relevai, la prière m'avait donné du courage. Je portai mes regards sur le champ de bataille. Le sanglier avait repris sa forme et sa grandeur naturelles, et il apaisait sa soif à la fontaine. Je saisis mon fusil pour l'aiguser; mais, après avoir réfléchi, je me dis à moi-même: « Pourquoi le tuer? Il s'est bravement battu, et il me procure déjà la peau d'un lion; peut-être d'ailleurs est-ce un jin (mauvais génie)... » Aussi je déposai mon fusil à côté de moi, me contentant de songer à ce riche butin qui ne me coûterait rien.

« Le sanglier s'était éloigné de la fontaine et recommença à creuser le marais, quand je découvris une lionne qui contemplant avec autant de surprise que d'horreur le cadavre mutilé et sanglant de son cher époux.
« Qui! encore une trahison? » murmura le sanglier à voix basse.

« Dieu est grand! disait la lionne, mais ce forfait sera puni. Un porc, un infidèle, tuer un lion! Un bond, et je me venge. » En achevant ces mots, elle s'avança résolument. Le sanglier se mit aussitôt en état de défense; il grinça des dents avec rage. La lionne s'arrêta, puis battit en retraite dans le bois, en se disant à elle-même: « O Dieu! Créateur miséricordieux! quel énorme sanglier! quel infidèle! quel chrétien!

« Puisse Dieu foudroyer votre aïeule! » s'écria le sanglier.

« En entendant l'infidèle maudire ses ancêtres, la lionne s'arrêta de nouveau, et, se fouettant les flancs avec sa queue, elle poussa un rugissement qui fit retentir tous les échos de

la forêt. « Il n'y a pas d'autre conquérant que Dieu ! » dit-elle, et elle s'élance sur son ennemi.

« En cet instant, un nuage passa devant la lune. Je distinguai à peine les deux combattants; mais j'entendis les ongles de la lionne déchirer le dos du sanglier, et les défenses du sanglier s'enfoncer dans les entailles de la lionne. Je frissonnai d'horreur... Que vous dirai-je ? le lendemain matin je ramassai trois cadavres sur le champ de bataille. Ce fut une belle nuit pour moi. »

A l'histoire du sanglier et des deux lions succéderent une foule d'autres aventures plus ou moins vraies, mais toutes fort extraordinaires. Moi-même je fus obligé de raconter quelques-uns de mes exploits de chasse; mais bien qu'ils offrent, je l'avoue, un certain intérêt, j'en ferai grâce pour ce moment à mes lecteurs, et, prenant congé de mes chasseurs, je continue mon voyage.

Descendants la colline, d'où nous apercevons la côte, jusqu'à l'ancienne ville d'Azyla, traversons une riche et fertile plaine de deux milles de large qu'arrose le *Khoj*, remontrant le *Garbia*, et marchons, sans nous arrêter dans la belle vallée de la *ricière des Moulins*, jusqu'aux pentes du riche cheik Hadj-Cassem, où nous devons passer la nuit.

Je ne puis toutefois résister au désir de raconter un épisode de cette première journée. Le chemin que nous suivions fourmillait de perdrix. Malgré tous mes efforts, elles refusaient de s'enlever et couraient à terre devant moi à quelques pas seulement. Chaque coup de fusil en abattait une demi-coupee. Un étranger qui m'eût rencontré se fût sans doute imaginé que je chassais des bêtes féroces. En effet, le *Haji* me suivait un énorme couteau ouvert à la main. Dès que j'avais déchargé mon arme meurtrière, il ramassait les victimes et leur coupait la gorge en les tournant du côté de la tombe du prophète, et en prononçant le mot sacramentel *Bismillah* (au nom de Dieu). Celles qui ne donnaient plus signe de vie, il les reprenait avec douleur; car, dans l'opinion de certains docteurs mahométans, le gibier blessé à la chasse ne doit être mangé par le fidèle serviteur du prophète que si le chasseur l'a pris avant qu'il fut mort, ou si en chargeant son arme, il a prononcé le mot *bismillah*.

Le cheik Hadj-Cassem, auquel nous avions fait demander la permission de camper près de ses tentes, était indisposé; il nous envoya son principal *Saleb* nous accorder toutes les permissions dont nous pourrions avoir besoin, et nous exprimer les regrets qu'il éprouvait de se trouver hors d'état de nous recevoir. Quatre de ses serviteurs nous apportèrent ensuite un *mona* (présent considérable de moutons, de vaches, et de céréales, etc.) Je refusai d'abord un pareil cadeau; mais je déclarai que je serais heureux d'en payer la valeur. « Appelez-vous cela un cadeau ! » s'écria le *Saleb-Kaid* Almarby, le beau-frère du cheik; si Hadj-Cassem vous envoyait un cheval ou une couple de vaches, vous pourriez songer à lui offrir quelque présent en retour. Vous êtes ici comme les hôtes de Dieu. En cette qualité, vous avez droit aux provisions qui vous sont nécessaires. Si vous refusez ce mona, aucun habitant du village n'osera ni vous vendre, ni même vous donner un seul morceau de pain. Ce n'est pas vous seulement que nous traitons ainsi; tous les voyageurs qui viennent de nous un mona. Tout à l'heure, nous en avons envoyé un à un juif. »

Un refus devenait impossible. J'acceptai de bonne grâce, en distribuant quelques pièces de monnaie aux quatre porteurs, et en remerciant de son hospitalité le *kaid*, à dont la renommée, ajoutai-je avec l'exagération arabe, s'étend de l'est à l'ouest et du nord au midi, parmi tous les peuples mahométans, chrétiens, juifs et païens.

Nous nous retirâmes alors sous nos tentes, et nous fîmes notre toilette de nuit. Ce costume se composait d'une robe de chambre, d'une paire de pantoufles, d'un bonnet et d'un voile de femme destiné à nous garantir des piqures des moustiques. Ainsi affublés, nous nous disposâmes à nous livrer au repos, lorsque le *Saleb-Almarby* revint nous prier de lui accorder une audience. « Il avait, nous faisait-il dire, d'importantes nouvelles à nous communiquer. »

La suite à un prochain numéro.

Quelques Chasses en Russie.

Plus j'ai voyagé en Europe, plus j'ai acquis la conviction qu'il faut, au rebours de l'opinion commune, passer l'éto dans les contrées du Midi, et fluvier dans les contrées du Nord. Je parle des gens bien portants? Que faire, au mois de janvier, en Italie ou en Espagne? Souffrir du froid, car rien n'y est préparé pour s'en défendre; et l'on ne peut avoir, à cette époque de l'année, ni la vue des beautés de la nature méridionale, ni l'expérience de ses plaisirs. A l'autre extrême, que faire, au mois de juillet, en Russie? L'air sur son humidité et fade influence d'une chaleur aussi accablante que promptement venue et promptement passée, sans compter davantage les pluies et les beautés de la nature septentrionale. Mais changez les termes de la question. N'est-ce pas en été qu'on va en Italie, et des diablesse lianes de nier; à Seville, des frais *patios* formés aux ardeurs du midi, et des baines prolongées dans la rade ou le fleuve, et des possibles siestes du jour, et des villées embaumées de la nuit, et des brodes froides, et des riantes campagnes, et de l'pais ombrage des oranges, et de la lumière dorée du soleil, et des rayons argentés de la lune? N'est-ce pas en hiver que les maisons de Saint-Petersbourg sont de douces serres chaudes, où s'entretient une température toujours égale, et qu'on trouve, hors de ces tièdes abris, avec la saine vivacité d'un froid sec et d'un ciel clair, l'agile traîneau, la montagne de glace d'où l'on se précipite avec la rapidité d'une chute, la terre enroulée sous son manteau de neige, les rivières immobiles et devenues grandes routes, les forêts plantées brèches, comme des bras fatigués, sous le poids du givre

qui étincelle, les habitants chargés des plus épaisses dépouilles d'animaux, enfin tous les étranges et mâles spectacles que donnent, dans le Nord, les chasses et les hommes?

Je puis ajouter, à cette énumération, la nouveauté, l'attrait, le plaisir de la chasse. Et ce n'est pas seulement dans l'étriot point de vue du tueur de gibier que je parle, mais encore dans celui de vue vaste du curieux observateur; car on comprendra que les villages qui chassent en pays étranger, qui visitent, à pied, les villages, les champs, les forêts, qui se trouvent en contact avec toutes les classes de la société, s'approchent beaucoup plus près de la nature et des hommes, voit plus et mieux que le touriste indolent qui, roulant dans sa chaise de poste, et servi par son courrier, ne fait que parcourir les grandes routes et traverser les grandes villes. Voilà ce qui redouble, hors de France, ma passion pour la chasse; vouta ce qui m'encourage à raconter aux lecteurs de *l'Illustration* quelques-unes de ces histoires qu'à un dîner de campagne, chacun est exposé à subir, entre la poire et le fromage, pour peu qu'un de ses voisins soit chasseur et voyageur. Je serais avoir, dit-on, un double droit à mentir; mais je m'engage à respecter pieusement la vérité, autant qu'un Parisien de vieille roche, qui ne serait jamais sorti de l'enceinte continue, et n'aurait mané d'autre fusil que celui de la patrouille.

Arrivé à Saint-Petersbourg, vers la fin de l'automne, je n'eus pas à subir, comme en Autriche, une longue attente, une douloureuse privation. Grâce à des amis je puis maintenant nommer ainsi ceux qui m'étaient alors que de nouvelles commissions, grâce à leur hospitalité bienveillante et cordiale. Je ne puis reprendre sur-le-champ, à sept cents lieues de Paris, la campagne commencée sur les bords de la Seine et de la Marne, et que le voyage seul avait interrompue. Cependant, toutes les classes au menu gibier, qui commencent à l'époque de juillet, viennent de finir. Les chiens d'arrêt étaient déjà rentrés au chenil; plus de coqs de bruyère, de gelinottes, de perdrix grises et blanches; plus même de doubles becassines (qu'on nomme simplement des *doubles*), fort communes, en été, autour de la Neva, et qui remplacent, pour les chasseurs de Saint-Petersbourg, nos perdreaux et nos caillots de la primeur. En attendant les grands frois et les grandes neiges, il n'y avait à chasser que le hevre et le renard. Je pos, à défaut de mieux, m'en donner aussitôt le divertissement. La chasse d'une terre de vin-six mille arpents, propriété du prince L..., avait été louée, avec une partie de son château, par une compagnie ou se trouvaient réunis, presque en égal nombre, des Russes et des Français, les uns appartenant à la société noble et riche de la capitale, les autres à la diplomatie, au commerce, au théâtre, et formant tous une fraternelle association, où brillaient, dans un pays de castes, les vertus et les agréments de l'égalité. Ils vouturent bien m'admettre en qualité d'hôte, et je pris part sur-le-champ à leurs expéditions hebdomadaires.

Le cheik L... est situé en Finlande, à vingt deux lieues au nord de Saint-Petersbourg (1). Le chemin qui y mène est assez curieux à parcourir, surtout dans les environs immédiats de la capitale, dont l'enceinte, pour une population qui n'atteint pas encore cinq cent mille âmes, est beaucoup plus vaste que celle de Paris. Mais c'est de la prévoyance. On traverse d'abord, sur le principal pont de bateaux, la profonde et large Neva, fleuve qui ressemble beaucoup à la Tamise, d'abord par son cours borne, puis, sortie du lac Ladoga, elle se verse, à vingt lieues de sa source, dans le golfe de Finlande; ensuite par l'abondance de ses eaux, jusqu'à l'embouche de petits navires; enfin, par sa destination, puisqu'elle est également le port de mer de la capitale. Seulement, la Neva, dont les eaux sont plus salubres et meilleures à boire, menace fréquemment la ville de ses terribles inondations, que produisent, d'un côté, la débâcle des glaces, de l'autre, et plus dangereusement, les grands vents des équinoxes, qui refoulent le fleuve et le jettent hors de son lit. Malgré ses puissants quais de granit, et le canon d'alarme qui tire à la moindre apparence de danger, Saint-Petersbourg affronte au moins deux fois chaque année une catastrophe possible quelque jour.

Au delà du pont, quand on a traversé la grande et magnifique place Saint-Isaac, sur la rive droite, on rencontre deux des plus intéressantes curiosités de Saint-Petersbourg, ville toute récente par posséder aucune antique. L'une est la petite cabane en bois qu'habite Pierre le Grand, lorsqu'en 1703 il fit commencer les constructions de la ville maritime qui devait déchirer Moscou. Cette cabane, aussi petite et plus basse qu'une simple *boh* de paysan, ne se compose que de trois pièces de plain-pied, une salle à manger à gauche, un cabinet pour coucher à droite, au milieu une salle de réception, c'est-à-dire une chambre carrée, que remplissent trois ou quatre meubles grossiers, fabriqués par la main même du czar industrieux qui enseignait à ses sujets jusqu'à l'usage du tour et de la tarière. C'est là, qu'un veste en toile de grosse laine, il recevait les chefs de son armée, les ministres de son empire et les ambassadeurs étrangers. Quelle distance de cette pauvre cabane au *palais d'hiver*, qui se trouve en face, sur l'autre rive, le plus vaste et le plus somptueux des palais! Ce sont les images frappantes de la Russie d'abord et de la Russie d'à présent. On montre aussi, sous un hangar, un petit bateau ponté que Pierre construisit à Saardam, un petit, devenu modèle pour ses charpentiers, s'appello aujourd'hui le *grand-père de la flotte russe*, nom plein de sens, plus encore que d'esprit. Une image byzantine du Christ, qu'il portait, dit-on, toujours avec lui, et qui l'accompagnait à Pullava, est exposée dans la salle à manger, sur une espèce d'autel devant lequel brûlent, jour et nuit, une quantité de cierges et de lampes. Au reste, la cabane est entière est tapissée d'*or-rafia*, jambes, bras, pieds, mains, yeux, dents, bijoux, peintures, broderies, etc. On se croirait

dans la chambre de la Vierge, à Notre-Dame-de-Lorette. Ce n'est pas seulement de l'admiration et de la reconnaissance qu'inspire la mémoire de Pierre le Grand, c'est de la dévotion. Les Russes en ont fait un saint.

La cabane de Pierre est à droite du grand pont, lorsqu'on vient de Saint-Petersbourg, dont la presque totalité s'est portée, contrairement aux plans du fondateur, sur la rive opposée de la Neva. A gauche est la citadelle qu'il fit construire pour protéger sa ville naissante contre les attaques des Suédois, qui auraient pu la détruire en remontant l'embouchure du fleuve. Cette citadelle, bâtie dans une petite île, en avant de la grande île de Vassil-Ostrov, qui renferme, dans un quartier populeux, la bourse et les académies, se trouve au quart d'heure, par suite de l'agrandissement perpétuel, au beau milieu de la capitale. Dans cette forteresse intérieure est une petite église qui offre, au sommet de son clocher, un plat de son minaret, que termine une haute flèche dorée, le plus complet panorama de Saint-Petersbourg, de son port et de ses îles. C'est là, sous des trophées militaires, sous des drapeaux ennemis, plus surtout aux Turcs, qu'est la sépulture impériale. De simples cercueils, posés sur des dalles au-dessus des caveaux, et rangés côte à côte par ordre de dates, portent les noms des empereurs, empereuses, grands ducs, dans les couloirs les dépouilles en telles : d'abord celui de Pierre le Grand, qui commence tout à Saint-Petersbourg, de parmi les morts comme parmi les vivants; puis ceux de sa femme Catherine, d'Anne, d'Elisabeth, de Pierre III, de Catherine II, l'autre grand empereur, de Paul I^{er}, d'Alexandre et de Constantin. Il y a place encore, dans la petite nef, pour une longue génération d'autocrates; mais dans ce vide est le secret de la Providence.

Près de leur tombeau se trouve le premier privilège et le premier attribut de leur pouvoir souverain : à côté de l'église est l'hôtel où se bat la monnaie. L'est l'ancien, tout en briques enfumées qu'arrive tout l'or, tout l'argent, tout le platine produits par les mines de l'Oural, de l'Altai, de la Sibirie entière. Plus riches que ne le furent jamais celles du Potosi, et prenant de plus en plus des développements gigantesques, ces mines apportent à la puissance moscovite un élément nouveau dont il faut tenir compte, aussi bien que des millions d'hommes et des milliers d'hectares, pour mesurer, dans sa taille et sa force, le colosse de l'empire (1).

Pendant le reste du voyage, on traverse d'abord les *iles*; c'est-à-dire le quartier des maisons de plaisance; car, pour aller de la ville à la campagne, les zones riches de Saint-Petersbourg se bornent à passer de la rive gauche à la rive droite de la Neva. Ces espèces de chalets, ces maisons de bois entourées de quelques massifs de bouleaux, quand les uns sont vides et les autres dépouillés, n'ont l'apparence ni très-splendide, ni très-champêtre. On dit pourtant que, pendant l'été, le séjour des *iles* est très-agréable et très-salubre. Puis, une fois la barrière franchie et la grand-route atteinte (si l'on peut donner ce nom de grand-route à un mauvais chemin de traverse, plein de fondrières et de marécages), on rencontre quelques villages avec leurs châteaux et leurs églises. L'abri du pauvre, du serf, est toujours en bois; celui du seigneur est habituellement de la même matière. L'unique différence entre eux, c'est que la cabane est faite simplement de troncs d'arbres disposés en carré, et tenant l'un l'autre, à leurs extrémités, par des entailles. Un paysan, avec sa hache, peut et sait se bâtir tout seul une demeure, tandis que le château est encrent d'une muraille de planches ouvragées et peintes, qui ajoute une décoration extérieure à l'étendue et à la commodité des appartements. Quant aux murs autour des parcs et des jardins, c'est chose inconnue; l'unique manière d'enlever les dépendances des habitations est de planter à l'entour un treillage de piquets croisés. Mais la maison de Dieu est d'habitude de plus monumentale. Il y a peu de villages si pauvres qu'ils n'aient leurs églises en briques planes, avec son fronton grec à colonnes recouvertes des années, avec ses toits orientaux et ses dômes au minaret de mosquée, habituellement au nombre de cinq et presque toujours peints en vert tendre. On voit, du premier coup d'œil, sur les édifices du culte, que la religion des Russes vient de Byzance, comme leur langue et leurs arts.

Après d'égise, celle qu'on rencontre à la barrière de Finlande, et qui paraît neuve au milieu des autres édifices dont lui cependant n'est ancien, rappelle une touchante et terrible histoire, toute récente, et dont on ferait, je crois, sans peine un drame ou un roman. Je puis la conter en quelques mots. Deux jeunes gens se rencontrèrent au collège du corps des cadets, et s'aimèrent d'une tendre amitié. L'un était fils unique, héritier d'un grand nom, d'une fortune immense, l'autre, orphelin et pauvre auprès de son aïe, avait une jeune sœur remarquable par son esprit et sa beauté. L'effluence riche vit la vie, l'aîné et se fit aimer d'elle. Il voulait l'épouser; mais sa mère, dont le consentement était indispensable pour cette union, voyageait à l'étranger. En attendant son retour en Russie, un ami impatient, consacré par des serments solennels, fit rompre aux deux amoureux une faute que le mariage devait bientôt effacer. Quand la mère revint de son fils, ses prières, ses reproches, elle fut indolente. Désespéré, le jeune homme alla trouver le frère de sa maîtresse. « J'ai seduit ta sœur, lui dit-il, et ma mère refuse de m'unir à elle. Quelle réparation puis-je offrir? » Celle qu'exige l'honneur offensé, répondit l'ami de collègue. En Russie, les peines contre le duel sont terribles. Degrades de la noblesse, combattants et témoins sont faits quelquefois soldats à vie ou condamnés aux travaux des mines. Un duel russe est donc une espèce de double suicide. Les deux amis furent donc à cinq pas l'un de l'autre pour tirer au même signal. Ils s'entre-tuèrent. La mère coupable (elle mérite ce nom) fit élever une église sur le lieu du combat, pour donner une même sépulture à ces nouvelles victimes de deux préjugés qui se valent, la naissance et le diable.

(1) Voir la note à la fin de l'article.

(1) La verste vaut un peu plus d'un kilomètre, et moins d'un mille anglais. Il en faut au moins trois et demi pour faire notre ancienne lieue de poste de vingt-cinq au degré.

Aux portes de Saint-Petersbourg, on entre dans la Finlande. Après avoir parcouru les provinces moins septentrionales de l'empire, la Lithuanie, la Courlande, la Livonie, l'Esthonie, pays très-plats, très-uniformes, où la pierre manque presque absolument, où l'on pave les routes, pendant l'été, avec des couches de broyères arrachées, la Finlande se distingue à quelques ondulations de terrain, qui peuvent s'appeler en Russie des collines, presque des montagnes, ainsi qu'à sa formation granitique, dont les blocs énormes poussent çà et là jusqu'à fleur de terre leurs têtes pelées et rougêtrées. Les murailles des quais, les trottoirs des rues, les assises des édifices, les colonnes monumentales des temples et des palais, tout le granit qu'on voit à Saint-Petersbourg vient de la Finlande, et portions gardées, n'a guère plus de trajet à faire que les pierres de taille tirées pour Paris de la plaine de Montrouge. Ce précieux voisinage doit avoir été l'un des motifs, secondaires sans doute, mais détermi-



(Place Saint-Isaac, à Saint-Petersbourg.)

lières. Mais nous sommes enfin dans le château de L..., au nombre de dix ou douze convives, autour d'un bon dîner largement arrosé de vin de Champagne, et assaisonné des plus gais propos; puis, d'une table de whist ou de lans-jenet; puis, sur nos matras dans des chambres couvertes en corps de garde. Le lendemain, aux premières lueurs du crépuscule, la trompe du piqueur nous éveille, et bientôt chacun arrive à l'appel en costume de chasse. Le fusil sur l'épaule. Dans l'arrière-saison, tous les bois sont inondés, fangeux, coupés par de vastes flaques d'eau. Au lieu donc de nos guêtres françaises ou des brodequins lacés de l'Allemagne, il faut porter de longues bottes, pareilles pour la forme à celles des bottiers de Paris, mais d'un cuir léger, souple, moelleux, et tout à fait imperméable à l'humidité. La plupart des chasseurs montent en outre sur de petits chevaux incultes du pays, qui ne sont guère plus lants que des chevres, mais qui ont le pied aussi sûr et l'allure aussi vive.

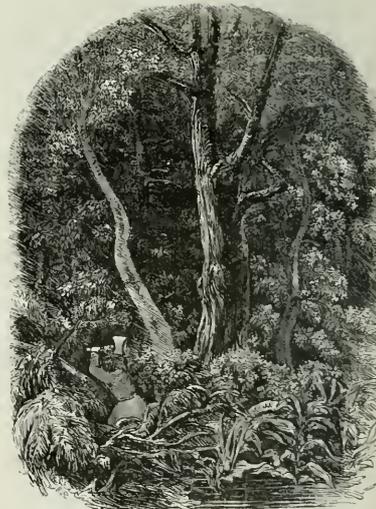
Finois ont une grande réputation de douceur et de docilité, ce qui est parfaitement d'accord avec leur constitution physique. Cependant, fiers de quelques privilèges anciens qui, pour eux, adoucièrent un peu le servage, ils savent se venger aussi lorsqu'on les pousse à bout. A notre arrivée au château de L..., on nous raconta que, la veille même, une vieille demoiselle, propriétaire d'un village dans les environs, ayant voulu assister au château de quelques serfs qu'elle avait condamnés au fouet, fut frappée de deux balles dans le corps. Les meurtres des seigneurs par leurs paysans, quelques fois l'incendie et le sac de leurs châteaux, sont des crimes assez communs. Les rapports reçus au ministère de l'intérieur établissent une moyenne annuelle de soixante assassinats de cette espèce. C'est plus d'un par semaine. Terribles représailles qu'entraîne un état de choses antisocial, antireligieux, antihumain, jugé maintenant par tous les hommes éclairés de l'empire, à commencer par l'empereur. Des longtemps médité et préparé, dit-on, dans les conseils du pouvoir souverain, l'affranchissement des serfs n'est plus en Russie qu'une question d'opportunité, une affaire d'exécution; et la couronne, qui possède elle seule quatorze millions de serfs, pourra, quand elle le jugera convenable, donner l'exemple et faire la loi. Heureux le prince qui aura la gloire d'attacher son nom à cette grande et sainte mesure! Quelque force qu'en doive recevoir, avec le temps, la formidable puissance de la Russie, souhaitons cependant, en hommes amis des hommes, l'émancipation de cinquante millions d'âmes, de cinquante millions de frères, et que l'Europe cesse d'être souillée par l'affreux mot de *sercitude* (1).

Voilà bien des détours pour arriver à une chasse aux

(1) La condition actuelle des serfs en Russie et leur émancipation future sont une question trop grave pour qu'il soit possible de l'effleurer ici autrement que par un vœu d'humanité



(Chasses russes. — Départ des chasseurs.)



(Paysan se frayant un chemin dans l'intérieur d'une forêt.)

nants aussi, du choix de Pierre le Grand lorsqu'il a marqué, au milieu d'une forêt marécageuse, la place de sa nouvelle capitale. Le moyen qu'on emploie, de temps immémorial, pour extraire le granit des carrières de Finlande est aussi simple qu'ingénieux. On place dans les fissures du rocher souterrain des pièces de bois vert qu'on a soin d'arroser fréquemment. Le travail du bois qui se renfle suffit pour soulever les blocs les plus lourds, pour les détacher de la masse et les mener insensiblement jusqu'à la surface du sol. On reconnaît aussi la Finlande aux caractères très-distinctifs de sa population. Soumise sans combats, d'abord par les Suédois, puis par les Russes, la race finnoise se montre petite, grêle, blonde, blanche, faible enfin, auprès de la forte race moscovite. Les



(Vue des îles de Kamennoi et d'Ielaghine, prise du pont de Kamennoi-Ostrov.)

Avec ces chaussures et ces montures, on passe résolument les plus profonds marécages. Il ne s'agit pas toutefois de suivre dans ses mille évolutions une meute rapide acharnée à sa proie; notre chasse, à mon grand regret, ne se faisait pas avec des chiens courants. On connaît peu, ou du moins on pratique peu en Russie la grande chasse à courre, la plus noble et la plus belle de toutes les chasses. Cependant le pays n'est pas montueux, les bois ne sont pas touffus. Infatigables autant que dociles, les chevaux seraient excellents pour ce rude exercice, et les chiens de France ou d'Angleterre pourraient aisément s'acclimater. Mais d'abord, pendant l'hiver, la neige est trop épaisse et trop dure pour que les chiens et les chevaux puissent fournir une longue carrière; en quelques

minutes ils sont sur les dents. Et puis, une raison qu'on ne saurait deviner dans d'autres pays rend en Russie la chasse à courre difficile et dangereuse. Les forêts, mal percées, mal aménagées, forment des masses si considérables, que souvent, de proche en proche et sans nul intervalle, elles s'étendent à des centaines de lieues. On ne peut s'y aventurer qu'avec des guides sûrs; et emportés sur les traces d'un loup ou de toute autre bête d'entrepris, chiens et chasseurs courraient grand risque



(Vue du lac Sou-dar'kot, sur la route de Finlande, à douze versées de Saint-Petersbourg)

nise avec beaucoup d'ordre et de célérité. Les tireurs et les traqueurs se divisent alors pour gagner les limites opposées de l'enceinte, et, tandis que les premiers s'échelonnent dans quelque clairière, en droite ligne, et à de courtes distances, les autres, bien plus rapprochés encore, s'étendent en demi-cercle, formant le bois de l'arc, dont les chasseurs occupent la corde. Des drapeaux immobiles marquent aux deux bouts les extrémités de l'enceinte, et d'autres drapeaux, s'avancant de distance

gnes; ils reçoivent la paie et la ration d'eau-de-vie, d'avoine; bref, la battue est pour eux une espèce de service de guerre.

Il est vrai que, lorsque la troupe s'ébranle et s'avance en bon ordre vers la forêt, on dirait vraiment qu'il s'agit de quelque expédition militaire, et qu'une petite armée se met en campagne. La longue file des traqueurs, portant des bâches à la ceinture et des bâtons sur l'épaule, marchant en rangs pressés à la suite des drapeaux, au commandement des chefs, figure l'infanterie, le corps de bataille; et les chasseurs, qui galopent aux extrémités de la ligne, sont la cavalerie, ou, si l'on veut, l'artillerie légère. Les forêts, pour nous étrangers, forment un autre spectacle nouveau. Elles ne ressemblent pas à celles que nous connaissons. Abandonnées à la seule nature, sans culture, sans aménagements, sans percées régulières, elle ne sont ni touffues et serrées comme nos hautes forêts. D'habitude, on coupe le bois tout au travers, et suivant le besoin du moment; des arbres, s'il faut bâtir une maison; des broussailles, s'il faut chauffer le four. Il y a, d'ailleurs, peu de variétés dans les essences, et les forêts de Finlande ont que deux espèces d'arbres: des pins de petite taille, des pins rabougrés, car c'est dans d'autres provinces que croissent les géants du Nord, et des houx qui prennent, en revanche, plus de développement qu'au midi. Quelques-uns atteignent presque la taille et la grosseur des chênes. C'est, du reste, un arbre élégant et pittoresque. Vers la fin de l'automne, avec son tronc de couleur gris-jaune, avec ses feuilles rondes et jaunies qu'aide le moindre souffle de vent, le houx représente exactement ces arbres fabuleux des contes orientaux, dont la lige d'argent massif portait pour feuilles des pièces d'or.

Des qu'on arrive sur le terrain convenu, la chasse s'organise



(Costume finnois.)



(Un Russe faisant sa maison)

de s'égarer de compagnie dans des solitudes aussi dépourvues de tout vestige humain que les forêts vierges du Brésil.

C'étaient donc des battues que nous allions faire. Le rendez-vous était dans un village à peu de distance; nous y fûmes bientôt arrivés. Je m'étonnai, en approchant, de voir dans l'unique rue où sont disposés sur deux files parallèles toutes les maisons du village, comme une armée en bataille. Il y avait deux à trois cents hommes, les pieds dans la boue, rangés sur trois de profondeur et faisant front à la route. Ils étaient divisés en pelotons de trente à quarante, avec leurs drapeaux de diverses couleurs, et presque tout le premier rang se composait de soldats de haute taille portant la petite tenue militaire. Par derrière, se groupaient des hommes de différents âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. En nous voyant venir, ils ôtèrent tous leurs bonnets, et, faisant silence, ils restèrent dans une respectueuse immobilité. Je m'informai de ce qu'était cette troupe, si nombreuse et si polie pour les passants: c'étaient nos traqueurs. En France, en Allemagne, partout ailleurs, je crois, quand on prend douze, quinze, vingt hommes pour battre le bois ou la plaine, on pense faire suffisamment les choses.

Mais en Russie, tout est de proportions colossales: il faut, pour le même objet, plus de dix fois autant de monde. Avec un rouble par tête (1 fr. 12 c.), qu'on donne à ces pauvres gens, il est facile d'avoir toute la population mâle du pays, à laquelle se joignent très-volontiers des soldats de la garde impériale cantonnés dans les environs de Saint-Petersbourg. Ils se forment en escouades, avec leurs chefs et leurs porte-ensei-



(Carrière de granit dans l'île Kalmen, en Finlande.)

gnés, guidés par les batteurs dans leur marche à travers le bois. Quand tout est disposé, que chacun est à son poste, que les fusils s'arment, et que les bâtons se lèvent, le signal est donné. Aussitôt une immense clameur s'élève de la forêt silencieuse, s'étendant de proche en proche, comme une trainée de poudre qui prend feu. Des hurrahs sauvages, des huées étranges, des cris inarticulés, les voix graves des hommes, les voix perçantes des enfants, ceux-là qui chantent à plein gosier, ceux-ci qui aboient, qui miaulent, qui croissent, qui hurlent, qui mugissent, et le bruit des troupes, des clairons, des tambours, des cloches, des crocelles, tout cela forme le plus horrible tintamarre, le plus épouvantable charivari qui se puisse imaginer. C'est une vraie chasse à cor et à cri; et gare aux épaulés de ceux qui menagent leurs pommons ou leurs jambons: le khoul est là pour les ramener au devoir. A chaque coup de fusil qui part sur la ligne opposée, c'est un redoublement de fureur, de tapage, et le vacarme continue ainsi toujours croissant, toujours s'approchant, jusqu'à ce que les traqueurs, parvenus au bout de l'enceinte, viennent ôter leurs bonnets à MM. les chasseurs.

De ces enceintes si bien foulées, on l'on fait moins de battues que de véritables presses. Il sort quelquefois des coins de bruyère noirs, ou des zébrures grises, ou des perdrix blanches, quelquefois un loup, mais plutôt un renard, et surtout des lievres. Ces derniers sont de deux espèces: la plus commune est le lievre blanc, c'est-à-dire celui qui, resté fauve tout l'été, devient blanc à la première neige, par une transformation presque instantanée, mais blanc sur tout le



(Vue d'un village russe. — Les traqueurs, apercevant les chasseurs, se rangent pour les recevoir.)

corps, blanc comme nos lapins aux yeux rouges; seulement il conserve ses yeux noirs. Ces lièvres sont au moins d'un tiers plus gros que les nôtres. La seconde espèce, plus rare en Finlande, mais très-commune dans les steppes de la Russie orientale, est celle du lièvre qui, ne blanchissant qu'à demi, garde, même au milieu de l'hiver, une espèce de manteau brun sur le dos. On le nomme *roussak*; il dépasse encore l'autre en grosseur, et sa taille est presque celle du renard. Au reste, toutes ces chasses en battue, fort divertissantes par la manière dont elles se font, par la société qu'elles réunissent, qui procurent d'occasion les plaisirs du voyage et de la promenade à cheval, de la table et du jeu, ne présentent, comme chasses, que de petits résultats pour de si grands efforts et de si grands dépens. Je ne souviens que la plus belle chasse de nos parages, qui fut celle des chasseurs, en cinq battues, furent instantanément un nombre de lièvres égal à leur propre nombre. Et la loim de la aux chasses d'Allemagne et d'Angleterre.

Pour les rendre plus productives désormais, en repeuplant le pays un peu épais, les directeurs des chasses de L... eurent l'idée de faire venir des environs de Moscou quatre cents lièvres vivants, qu'on amena dans de grandes caisses de bois, divisées en petites cases comme les alvéoles d'une ruche. Ils étaient nourris en route avec de l'avoine et de la glace. Lorsqu'on eut lâché toute cette colonie moscovite dans les meilleures enceintes, les associés et les amis furent invités circulairement à une *chasse royale*, et bien peu, comme on le pense, manquèrent à l'appel. Chacun vint avec une provision de plomb et de poudre, comme s'il se fût agi de chasser la bécassine au fort du passage. Le principal succès était qu'on ne détruisit en un seul jour tout l'espoir de l'année. On s'exalta à la modération dans le combat, et les plus généreux, sinon les plus prodents, proposèrent de ne tirer qu'à balles franches. Les troupes, comme d'habitude, furent très-bien conduites par les officiers. Je ne souviens que, pour la première fois, le compte général des coups tirés et des victimes isolées, il se trouva un coup et un lièvre. Tous les étrangers déportés en Finlande avaient regagné, sans chevaux de poste, les champs paternels, emmenant même de compagnie les lièvres du pays, auxquels ils avaient persuadé, sans doute, qu'il faisait meilleur vivre près de la vieille capitale moscovite que près de la nouvelle. La mystification était complète, et c'est assurément l'un des plus jolis tours que la race animale ait joués à la race humaine.

(La suite à un prochain numéro) LOUIS VIARROT.

NOTE SUR LES MINES ET LES LAVAGES D'OR EN SIBÉRIE.

On peut dire de la Sibérie qu'elle a été découverte un siècle après l'Amérique. Ce fut seulement en 1586 que le Cosaque Iermak, chef de sept à huit cents aventuriers, Cosaques, Tatars et Lithuaniens, renouvelait les promesses fabuleuses des Cortez et des Pizarre, conquérant cette vaste contrée qui donne à l'empire russe un développement de 180 degrés de longitude, c'est-à-dire le diamètre de la terre ou le tiers de sa circonférence, et qui fait dire aujourd'hui des possessions du czar ce qu'on disait naguère de celles du roi d'Espagne, que le soleil ne s'y couchait jamais. Ce n'était point cependant pour le chef de l'empire que Iermak avait entrepris et réalisé cette immense conquête, mais pour un simple marchand, Simeon Strogouloff, successeur de ses frères aînés, Jacques et Grégoire, qui, les premiers exploitèrent des mines de fer, d'étain, de plomb et de soufre dans les vallées de l'Oural, entre l'Europe et l'Asie.

Mais l'exploitation des métaux précieux est bien plus récente. La première découverte eut lieu dans une alte de sable aurifère, on raconte qu'à l'année 1771; et si l'on néglige quelques essais mal dirigés, sans importance, sans résultats, faits entre 1807 et 1810, on peut dire que l'exploitation n'a véritablement commencé, dans l'Oural, qu'en 1814. Quant à la chaîne de l'Altaï, que les Mongols appellent *Montagnes d'or*, ce n'est qu'en 1821 qu'on y a commencé la découverte de mines de sables aurifères près de Gorolabodgati, qu'elles méritaient ce nom; et ce n'est qu'en 1830, après des travaux préparatoires, que les lavages se sont établis. Le grand mouvement d'exploitation ne date même, pour l'une et l'autre chaîne, que de l'année 1834, lorsque des privilèges furent accordés par le gouvernement à différents particuliers.

Les plus anciens lavages de l'Oural, ceux qui datent de 1814, sont près de la petite ville d'Ekaterinbourg, résidence habituelle des principaux entrepreneurs, où le voyageur est bien surpris de trouver des commodities, un luxe même, auquel on ne devrait pas s'attendre dans une contrée si lointaine et si déserte. Quant aux lavages principaux de la Sibirie orientale, ils se trouvent sur les affluents de l'énissey et des deux Tougoussa (la Tougoussa supérieure ou Angara, et la Tougoussa sur-nommée Pookamennaya ou pierreuse). Parmi ces affluents, les plus importants sont les deux petites rivières Birsusa et Piskina. La première charrie des parcelles d'or, et ses rives abondamment saupoudrées aujourd'hui de fragments d'or empâtés dans le limon.

En général, la contrée qui s'étend des deux côtes du baïkal, et qui renferme les deux villes d'Irkoutsk et de Neretchimsk, semble appelée à un brillant avenir. La population s'y forme, s'y accroît; le sol est très-fertile, le climat aussi tempéré que dans la Russie intérieure. Les sociétés d'accommodement augmentent chaque année, de grands fortunes se font avec rapidité, et l'on peut être certain, près des noms plus renommés connus des Jacovlev et des Demidoff, ceux de Popoff, Missiackoff, Riazanoff, Razilevski, etc. Ce fut le marchand Théodore Popoff qui, vers 1834, donna, dans l'Altaï, la première impulsion à cette nouvelle industrie. Le succès fut tel, et il s'est si bien soutenu, que la Russie est maintenant le pays qui produit le plus d'or, et qu'il en est mines d'or. Dans l'année 1842, on a livré à l'État près de 1,000 ponds d'or (environ 16,500 kilogrammes), tandis que toute l'Amérique n'en fournit pas plus de 800 par année moyenne. On peut affirmer avec certitude que cette quantité doublera dans l'espace de douze ou quinze ans. Toute la Sibirie orientale est parcourue par des compagnies d'explorateurs, qui, moyennant une très-faible redevance, s'emparent des terrains vierges pour y découvrir de l'or. Si quelques-unes de ces tentatives avortent, d'autres sont couronnées par un succès qui dépasse quelquefois toute espérance. En 1842, on comptait déjà plus de cent compagnies d'exploitation. L'or fourni par les mines et le lavage ne peut être vendu qu'au poids net, et non au poids brut, à raison du monnayage, et qui exporte et or pour payer les intérêts des dettes publiques contractées à l'étranger.

Les sables aurifères se trouvent quelquefois à fleur de terre;

le plus souvent ils sont recouverts d'une couche d'argile dont l'épaisseur varie de 2 à 10 et 15 archines, et l'épaisseur de la couche aurifère va quelquefois à 5 et 7 archines (mesures de quatre mains espagnoles, un peu moins du mètre); 1,000 ponds de sable (16,500 kilog.) donnent de 2 à 2 1/2 zolotniks d'or (de 12 à 25 grammes). On trouve assez souvent des morceaux d'or pur (nommés *Samorodki*) du poids de 1 à 15 zolotniks (de 4 à 60 grammes). Le musée des mines de Saint-Petersbourg a reçu, l'année dernière, un énorme bloc d'or naif qui pèse plus d'un pond (16 kilog.). C'est du musée de Madrid, le plus consistant quant à l'histoire de l'industrie aurifère, que nous venons de parler. Colomb, ne pèse que 17 livres espagnoles (environ 8 kilog.).

Pour donner cependant une idée des difficultés qu'il faut vaincre les entrepreneurs, il suffit de dire qu'aux mines d'Ilienski, une sagène cube (environ 2 mètres 1/2 de terrain ne donne que 310 de sable aurifère. Les années 7/10 ne sont que de la pierre solide qui faut souvent être sauter à la poudre. Chaque machine en mouvement livre environ 100 ponds de sable (165,000 kilog.) par vingt-quatre heures. Généralement le sable est amené sur les lieux d'exploitation par des chevaux. Un M. Astachef a fait récemment, et avec plein succès, l'essai d'un chemin de fer de 210 archines (environ 200 mètres). D'autres ont imaginé de construire de petits chemins de fer en bois, comme on fait en Amérique. Toutes les mines apportent de nouveaux perfectionnements à la construction des machines, des digues, des moyens de transport et de travail. Dans l'Oural et dans l'Altaï, la population purement ouvrière, sans y comprendre les paysans serfs qui doivent être corvées, s'élève à 180,000 individus; ils reçoivent un solde fixe, suivant l'âge et le travail, des indemnités pour ce qu'ils font en sus de la tâche, et 31 kil. de farine de seigle par mois. Les femmes, les enfants, les ouvriers viciés ou malades, reçoivent aussi des rations. Le travail est de dix heures par jour et de deux cent trente jours par an.

La Sibirie méridionale est un pays bien digue d'étude et d'exploration. Les environs du baïkal sont aussi beaux que fertiles, et l'énorme chaîne de montagnes, ou plutôt l'immense plateau qui, sous les noms divers d'Oural, d'Altaï, de Stanvoï, d'Abianov-Krebet, traverse toute l'Asie, de la mer Caspienne au Kamtschatka, renferme des trésors à peine entamés, à peine devinés.

On peut évaluer de 100 à 120 ponds par an (de 1,600 à 2,000 kilog.), la quantité de platine livrée annuellement au commerce. C'est à la famille Demidoff qu'appartiennent les principales mines de ce métal, duquel on fait en Russie une monnaie intermédiaire entre l'or et l'argent. La couronne possède très-peu de mines de platine. En 1834, on en a extrait seulement 1 livre et 45 zolotniks (environ 625 grammes); en 1835, 3 ponds 12 (environ 38 kilog.). Mais, en revanche, c'est la couronne qui possède presque toutes les mines d'argent de la Sibirie. Elles rapportent, année moyenne, 1,220 ponds (environ 20,130 kilog.). Le revenu des mines de fer, de cuivre, d'étain, de plomb, se soutient au même niveau depuis nombre d'années.

Quant aux mines qui ne peuvent présenter clairement la situation et les progrès, je ne puis mieux dire que de donner les tableaux d'extraction pendant les dix dernières années dont les comptes sont réglés officiellement. Je conserve les mesures russes, en avertissant que le pond (16 kilog.) 1/2 vaut 60 livres, et la livre 96 zolotniks.

MINES ET LAVAGES DE L'ÉTAT.

1833.	142 ponds	7 livres	28 zolotniks.
1834.	138	6	27
1835.	131	25	81
1836.	128	27	81
1837.	131	31	130
1838.	142	31	83
1839.	134	4	29
1840.	131	10	25
1841.	131	10	25
1842.	130	12	24

MINES DE LA COURONNE.

1833.	6 ponds	1 livre	25 zolotniks.
1834.	11	36	38 1/2
1835.	20	34	36 1/2
1836.	20	30	31 1/2
1837.	26	2	15 1/2
1838.	27	37	33 1/2
1839.	32	39	57
1840.	33	23	40
1841.	34	45	67 1/2
1842.	37	32	64 1/2

MINES DES PARTICULIERS.

1833.	30 ponds	13 livres	71 2/3 zolotniks.
1834.	224	36	166 1/3
1835.	233	4	94 1/6
1836.	248	28	24 2/3
1837.	283	47	90 1/2
1838.	319	20	54
1839.	329	7	80 1/2
1840.	389	34	64
1841.	486	12	74 5/6
1842.	576	22	78 4/5

En résumé, les mines et lavages d'or de la Russie produisent déjà, en 1833, 379 ponds 28 livres 28 2/3 zolotniks (environ 6,246 kilog.). Ils ont produit, en 1842, 904 ponds 7 livres 71 zolotniks (environ 14,639 kilog.). Cette progression continue encore quelques années, la Russie pourra, en 1850, deux fois plus d'or que toute l'Amérique.

Vie de Rancé, par M. DE CHATEAUBRIAND. — Chez Garnier frères, Palais-Royal, 214, péristyle Montpensier.

« On remarque des traits inédits dans le tableau du *Déloge*, dernier travail du Poussin. Ces défauts du temps embellissent le chef-d'œuvre au grand point; mais on ne m'accusera pas, que je ne sache pas Poussin, le plus habile peintre au siècle, et qui j'ai un mauvais soleil. » Ainsi se termine l'aperçu suivant de la *Vie de Rancé*. La soterie que l'illustrateur exerce ici sur lui-même est sinistre, sans doute; mais qui pourrait y souscrire? Si vous n'êtes pas Poussin, vous êtes Châteaubriand, et les *traits inédits* que l'on remarque dans votre dernier livre seront aussi des défauts du temps, et non de la main de Rancé.

Ce sont les restes d'une voix éloignée que l'on entend; ce sont les années finissantes du génie, les derniers mots tracés par une plume évanouie laquelle toute une admiration s'est accrue de

font tout respect. Qui se défendrait donc d'une émotion touchante devant ce livre, tristement littéraire du grand écrivain, suprême expression de sa pensée mélancolique? Toutes les pages et sont empreintes du sentiment triste et recueilli de l'homme qui se voit mourir; et la mort, qui est marquée l'ancien monde, partant l'attendrissante l'attente du prochain. L'auteur remue ses histoires passées, silencieuses aujourd'hui, plus silencieuses encore au milieu du silence qui s'est fait à l'entour de Rancé. Une impression générale de ruine et de défilance saisit dououreusement l'écrivain, plonge dans ce double sape, celui de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur, ou quand celui qui aimé devient puissant de son héros et celui de lui-même; il propre cœur, un succès de vingt longs temps évanouies, combien d'efforts, vous ont succédé? Ou sont les maux d'her? Ou seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle impatience pourrions nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? elle disparaît quand celui qui est

Les Annonces de l'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le journal.

Paris. J.-J. DUBOCHET et C^e, édit. du *Million de Faits* et de *l'Enseignement élémentaire universel*, rue Richelieu, 60.

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE

(contenant SIX MILLE NOMS de plus que les Biographies les plus considérables)

SCIENCE D'UNE TABLE CHRONOLOGIQUE ET ALPHABÉTIQUE OU SE TROUVENT RÉPARTIS, EN 54 CLASSES, LES NOMS MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE ;

Par MM. L. LALANNE, L. RENIER, TH. BERNARD, G. LAMMIEU, S. SCHOLER, J. MONGIU, E. JANIN, A. DELLOYE, C. FRIESS.

Un volume in-12 de plus de 1,600 pages, format du *Million de Faits*, contenant la matière de 12 volumes ordinaires.

PRIX. 12 FR. BROCHÉ; 13 FR. 50 RICHEMENT CARTONNÉ A L'ANGLAISE.

EN VENTE le tome II du JUIF ERRANT, in-8, par M. EUGÈNE SUE.

Chez PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60. — L'Édition illustrée par GAVARNI, sera annoncée plus tard.

Changement de Domicile :
LES BUREAUX DE
L'ILLUSTRATION
la LIBRAIRIE J.-J. DUBOCHET et C^e
et la Librairie PAULIN
BOUT ÉTABLI
RUE RICHELIEU, N^o 60
DANS LES GALERIES
de l'ancienne Librairie BIGNARD.

A LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

SUITE DE LA LIBRAIRIE PAULIN.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux ; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr.

MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉ de la vie des animaux mammifères ; par F. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). 1 vol. 3 fr. 50.

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DE DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1841 ; par W. DESBOROUGH COOLEY, traduite de l'anglais par M. JOANNÉ et OLB NICK, complétée par les expéditions et voyages, jusques y compris la dernière expédition au p. Du Mont-d'Urville ; par M. D'AVEZAC. 3 vol. in-18, format anglais, 3 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 10 fr. 50.

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques ; par V. GUICHARD. 1 vol. 3 fr. 50.

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ ; par le docteur OIT. 1 volume. 3 fr. 50.

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours ; par le docteur OIT. 1 vol. 3 fr. 50.

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE ; par M. RENOUVER. 1 vol. 5 fr. 50.

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles ; par sir JOHN-F.-W. HERSCHELL, traduit de l'anglais. 1 vol. 3 fr. 50.

LES MUSEES D'ITALIE, guide et moment de l'Artiste et du voyageur ; par LOUIS VIBARDOT. 3 fr. 50.

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE, par LOUIS VIBARDOT, pour faire suite aux musées d'Italie, 1^{er} volume. 1 vol. 3 fr. 50.

LES MUSEES DE L'ALLEMAGNE ET DE LA RUSSIE, par LOUIS VIBARDOT, pour faire suite aux précédents. Sous presse. 1 vol.

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acception, anecdotes relatives à leur application, etc. ; par LÉON DE LINCY, précédé d'un *Essai sur la Philosophie de Sancho Pança*, par F. DENIS. 2 vol. 7 fr.

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUTVERGNE, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques ; par M. RENOT DE KERSERS. 1 vol. 3 fr. 50.

ÉCRITURE PATRIOTIQUE A LA RICHERCHE D'UNE ÉCRITURE SOCIALE ; par LOUIS RUYBAUD. 1^{re} édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.

ÉCRITURE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou ÉCRITURE des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours, par EDOUARD ALLETZ. 1 vol. 3 fr. 50.

SUITE DE LA LIBRAIRIE PAULIN.

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique ; par E.-A. SÉGRIAT. 2 vol. 7 fr.

NAPOLEON APOCRYPHE, 1812-1832. Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle ; par LOUIS GÉOFFROY. 1 vol. 7 fr.

LE MONUMENT DE MOLIERE ; par madame LOUISE COLLET, poème couronné par l'Académie Française, lu au Théâtre-Français le jour de l'inauguration du monument de Molière, précédé de *l'Histoire du Monument*, par M. AMÉDÉE MARTIN, et suivi de la liste des souscripteurs avec un dessin représentant le monument. Grand in-8. 2 fr.

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Études du Cours de la Vie ; par madame NÉCKER DE SAUSSURE, précédée d'une notice sur l'auteur. 2 vol. grand in-8. 7 fr.

NOTICES ET MÉMOIRES HISTORIQUES lus à l'Académie des Sciences morales et politiques, de 1836 à 1843 ; par M. MIGNET, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie Française. 2 volumes in-8. Prix : 15 fr.

HISTOIRE DES ÉTATS GÉNÉRAUX ET DES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES EN FRANCE, depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1789, par M. A.-G. THIBAUDEAU. 2 volumes in-8. 15 fr.

A PARIS, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES — DÉPÔT CHEZ M. BOUQUÉ, QUAI DE LA RÉGNERIE, 28.

MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, fondés sur l'Écriture sainte, et sur des preuves multiples appréciées par la raison de la divinité de son origine ; par M. D'AGAR DE BES. — 2 vol. in-18.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^e, Rue Richelieu, 60.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'éducation et aux Gens du monde ; par MM. ANDRIEU DE BIOTTE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant le matière de six volumes ordinaires et enrichi de 100 lettres graves servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr. ; élégamment cartonné à l'Anglaise. 11 fr. 50.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AGARD, l'un des collaborateurs de *l'Encyclopédie nouvelle*; DESPORTS, avocat ; PAUL GÉRYVAIN, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomathique; JESSE, l'un des collaborateurs de *l'Encyclopédie nouvelle*; LÉON LALANNE, ancien chef de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONARD LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEPELIER, docteur en médecine de la Faculté de Paris; F. H. MARTIN, docteur en sciences, professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris; CH. VILLET, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beau-x-arts, Épigraphe et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 300 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHÉ, parfumeur, passage Clouet, 18. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts. Chaque pain sortant de chez Blanché porte son nom en cinq caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain, 5 fr. les 3.

CRÈME D'ŒUF pour prévenir et effacer les rides. — 3 fr. le pot.

RUE TARANNE, 11, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CHARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel depuis 1789, seul successeur des ci devant Carnes défuntes de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1630.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ses jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à N^o 11, répété 14 fois sur la devanture. M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Septembre doivent être renouvelés pour éviter l'interception dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, Rue Richelieu, N^o 60.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE ; par C. L.-F. KAMETZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par CH. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris ; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 1 vol. in-12, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 113 tableaux numériques, etc. 8 fr.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Yix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose ; avec une carte routière imprimée sur toile, les armoiries de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises ; par ADOLPHE JOANNÉ. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in 8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 ; relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte. 2 vol. 10 fr. 50.

BUFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au Muséum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.

ÉOIGES CUVIER ; analyse raisonnée de ses OUVRAUX, précédée de son éloge historique, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 3 fr. 50.

NAMES DE LA PHRÉNOLOGIE ; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 1 vol. 2 fr.



(Allegorie du mois d'août. — La Vierge.)

Le Docteur Fleury, DE TOULON.

Le 10 juillet dernier, une cérémonie touchante réunissait, autour de la tombe d'un homme de bien, l'élite de la population de Toulon. Le jour anniversaire de la mort du docteur Fleury avait été choisi pour l'inauguration du monument élevé à sa mémoire par ses concitoyens et ses condisciples. Une foule nombreuse, parmi laquelle on remarquait toutes

et Lavicaire, prononcèrent chacun un discours en l'honneur de la mémoire du docteur Fleury; puis des couronnes d'immortelles ayant été déposées sur la tombe, le cortège s'éloigna du cimetière dans le plus profond recueillement.

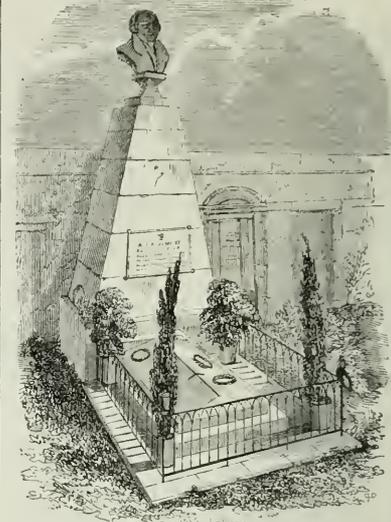
Le docteur Fleury mourait bien en effet cette marque suprême d'affection, d'estime et de reconnaissance. Si honorable avait été sa vie entière, si grands étaient les services qu'il avait rendus à ses concitoyens. Nous sommes heureux de pouvoir résumer ici les principaux traits de dévouement d'une carrière aussi bien remplie.

Fleury (Jean-André) naquit à Cherbourg, le 30 novembre 1758. Son père, médecin de l'hospice civil de ce port, lui fit faire sa première éducation chez les Oratoriens de Valognes, car, n'étant pas riche, il eût désiré le déterminer à embrasser la carrière ecclésiastique. Sorti du collège à dix-sept ans, le jeune Fleury voulut être médecin. Il vint à Brest, et obtint d'abord le modeste emploi de chirurgien dans les hôpitaux de la marine. Son premier maître fut M. Billard. Deux voyages sur la *Diligente* et la *Suzanne* l'avaient déjà dégouté de la médecine navale, quand, l'équipage de la *Suzanne* ayant été licencié, il se vit remis à la faible solde de chirurgien auxiliaire. Il résolut alors de se faire médecin civil; mais sans fortune, sans protecteurs, sans amis, il ne trouva pas de clients. Forcé de se rembarquer sur un bâtiment négrier parti du Havre, il composa, durant ses longues et monotones stations, un remarquable traité sur les maladies des nègres. A son retour en France, il vint à Paris, et en 1793, sa réputation lui valut la place de chirurgien en chef à l'hôpital militaire de Cherbourg. Lors de la réorganisation de l'Université, il avait publié un intéressant mémoire sur la question mise au concours: « La nature et la guérison des anévrysmes. » En 1796, il disputa, à Brest, à MM. Kerandren, Delaporte et Droguet, une place de chirurgien de première classe de la marine, et il l'emporta sur ses illustres travaux. Enfin, en 1802, il fut nommé professeur d'anatomie à Toulon. Peu de temps auparavant, il s'était fait recevoir docteur, et il avait publié son excellente thèse sur les causes et le traitement de la dysenterie des marins. A peine arrivé à son nouveau poste, il régénéra l'école de médecine de Toulon, il lui donna cette impulsion scientifique qui l'anime encore aujourd'hui.

Après quatre ans de professorat, M. Fleury fut promu au grade de second chirurgien en chef le 17 avril 1806. Le 7 juin 1810 il partit pour Anvers avec le titre de président du conseil de santé; mais il remplissait véritablement les fonctions d'inspecteur. L'arrêt dit de lui, en le présentant à Napoléon à Anvers: « Docteur, quelque carrière que vous eussiez parcourue, vous vous seriez arrêté au premier rang. »

La Restauration envoya M. Fleury d'Anvers à Toulon dans le grade de premier chirurgien en chef. Il signala sa rentrée à l'école par l'ouverture d'un beau cours de clinique. En 1813, sa réputation était si grande qu'elle lui suscita des envieux. Il fut brusquement mis à la retraite; mais, peu de temps après, on le rétablit dans ses fonctions.

A la fin de cette année, son grand âge l'obligea de passer dans le service médical. Il se montra aussi grand médecin qu'il avait été grand opérateur, et donna une nouvelle preuve de son dévouement lors de la funeste épidémie du typhus, qui exerça de si affreux ravages dans le bague des forçats de Toulon, et il publia un mémoire très-important sur cette maladie. Le médecin en chef de la marine, M. Lauvergne, nous écrit de Toulon: « Enfin, quand éclata l'épidémie du choléra en 1835, à Toulon, M. Fleury, doué d'une fermeté rare, d'un sang-froid héroïque, s'efforça d'arracher au fléau chacune de ses nombreuses victimes. On voyait le majestueux vieillard parcourant ces rucs désertes jonchées de morts, apportant les consolations et les secours de son art aux mal-



(Tombeau du docteur Fleury, premier médecin en chef de la marine, mort du choléra à Toulon, le 10 juillet 1835.)

heureux cholériques, surmontant le dégoût et l'horreur qu'inspirait ce tableau de la désolation et de la mort, consacrant ses nuits au soulagement de ses concitoyens, jusqu'à ce que, frappé lui-même à soixante-dix-sept ans en luttant contre le fléau, il finit par succomber dans la nuit le 10 juillet 1835, à huit heures du soir. »

M. Fleury était président du conseil de santé de la marine, docteur en médecine de la faculté de Paris, officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de médecine de Paris et de plusieurs sociétés savantes, etc.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'on doit penser à soulager les malheureux qui n'ont pas leur nécessaire.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAROFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde Impériale; Gostinoff-Dvor, 22.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire. JACQUES DUBOCHET.



(M. Fleury, médecin en chef de la marine, à Toulon.)

les autorités civiles et militaires, des fonctionnaires de tous grades, la majorité des membres du conseil municipal, etc., attendait avec impatience qu'il lui fut permis de contempler le buste recouvert de soie noire qui couronnait la colonne tumulaire. Ce buste, coulé en bronze d'après le modèle de M. Danmas, élève de David, est parait de ressemblance et d'exécution. Bien vive fut l'émotion générale, quand ce voile, tombant, laissa voir aux assistants ces traits chéris et vénérés, déjà gravés dans tous les cœurs. Alors, au milieu d'un silence solennel, MM. Aubert, Pinot, Roux, Lauvergne